





Dr. Mary. 0/0

~~111~~
~~111~~
eigl. DL 5109

Ne.

D

J. c. 230.

(1-9)

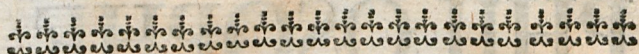
LE
PHILOSOPHE
MARIÉ,
OU
LE MARI
HONTEUX DE L'ETRE.
COMEDIE
EN VERS ET EN CINQ ACTES.
Par Monsieur
NERICAULT DESTOUCHES.



VIENNE EN AUTRICHE,

Chez JEAN PIERRE VAN GHELEN, Imprimeur de
la Cour de sa Majesté Imperiale & Royale.

M D C C L I I.



ACTEURS.

ARISTE.

DAMON, ami d'Ariste & Amant de
Celiante.

Le MARQUIS du LAURET, autre ami
d'Ariste, & Amant de Melite.

LISIMON, Pere d'Ariste.

GERONTE, Oncle d'Ariste.

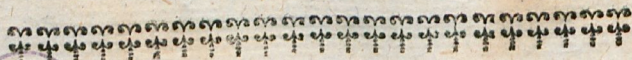
MELITE, Femme d'Ariste.

CELIANTE, Sœur aînée de Melite.

FINETTE, Suivante de Melite.

Un LAQUAIS.

La Scène est à Paris chez Ariste.



L 148



LE
PHILOSOPHE
MARIÉ
OU
LE MARI HONTEUX
DE L'ETRE.

ACTE PREMIER.
SCENE PREMIERE.

*Le Théâtre représente un Cabinet de Livres:
Ariste est assis vis-à-vis une table, sur la-
quelle il y a une Ecrivoire & des plumes,
des Livres, des instrumens de Mathema-
rique & une Sphere.*

ARISTE *seul en Robe de Chambre.*



Qui, tout m'attache ici. J'y goûte avec
plaisir.
Les charmes peu connus d'un innocent loisir:

A 2

J'y

J'y vis tranquille, heureux, à l'abri de l'envie;
 La folle ambition n'y trouble point ma vie:
 Content d'une fortune égale à mes souhaits,
 J'y sens tous mes désirs pleinement satisfaits,
 Je suis seul en ce lieu, sans être solitaire.
 Et toujours occupé, sans avoir rien à faire.
 D'un travail sérieux veux-je me délasser?
 Les Muses aussi-tôt viennent m'y caresser.
 Je ne contracte point, grace à leur badinage,
 D'un savant orgueilleux l'air farouche & sauvage.
 J'ai mille courtisans rangez autour de moi:
 Ma retraite est mon Louvre, & j'y commande en
 Roi.

Mais je n'use qu'ici de mon pouvoir suprême.
 Hors de mon Cabinet je ne suis plus le même.
 Dans l'autre appartement toujours contrarié:
 Ici, je suis garçon: là, je suis marié.
 Marié! c'est en vain que l'on se fortifie
 Par le grave secours de la Philosophie
 Contre un sexe charmant que l'on voudroit bra-
 ver:

Au sein de la sagesse il se fait nous captiver.
 J'en ai fait, malgré moi, l'épreuve malheureuse.
 Mais ma femme, après tout, est sage & vertueuse;
 Plus amant que mari, je possède son cœur;
 Elle fait son plaisir de faire mon bonheur.
 Pourquoi, contre l'hymen est-ce que je déclame?
 Ma femme est tout aimable; oui: mais elle est
 femme.

En elle j'apperçoi des défauts chaque jour,
 Qu'elle avoit avec art cachez à mon amour.
 Sexe

Sexe aimable & trompeur! c'est avec cette adresse
 Que vous sçavez des cœurs surprendre la tendresse.
 Insensé que j'étois! ai je dû présumer
 Que le Ciel pour moi seul eut pris soin de former
 Ce qu'on ne vit jamais, une femme accomplie?
 Je l'ai crû cependant, & j'ai fait la folie.
 C'est à moi, si je puis, d'éviter tous débats;
 De prendre patience, & d'enrager bien bas.

*Il se met à lire, le coude appuyé sur la table, en-
 sorte que DAMON entre sans être apperçu, &
 s'appuie sur le fauteuil d'ARISTE. Ensuite A-
 RISTE dit par réflexion & toujours sans le voir.*

S C E N E II.

ARISTE, DAMON.

ARISTE.

ME voilà justement. C'est la vive peinture
 D'un sage défarmé, dompté par la nature.
 C'est toi, qui le premier attaquant ma raison,
 Scûs me faire à longs traits avaler le poison,
 Cruel ami; c'est toi, dont la langue éloquente
 Me fit de cet objet une image charmante:
 Tu vantas sa douceur, & sa docilité:
 Ma confiance en toi fit ma crudelité.

DAMON.

Vous en repentez-vous?

ARISTE *surpris en l'apercevant.*

Ciel! que viens-je d'entendre?

Est-ce vous?

A 3

DA-

DAMON.

C'est moi même.

ARISTE.

A quoi bon me surprendre?

DAMON.

Je ne vous surprends point. Vous me parliez; &
moi,

Je vous répons.

ARISTE.

Fort bien. Je vous jure ma foi
Que je me croyois seul.

DAMON.

A mon tour, je vous jure
Que je suis fort surpris d'une telle aventure.
Je voi qu'en votre esprit me voilà décrié.
Quel crime ai-je donc fait?ARISTE, *se levant brusquement.*

Vous m'avez marié.

DAMON.

Le mal est-il si grand?

ARISTE.

Il ne devrait pas l'être:
Je m'en flâtois, du moins.

DAMON.

N'êtes-vous pas le maître,
Si quelque chose ici vous peut blesser l'esprit,
D'y mettre ordre au plûtôt?

ARIS.

ARISTE.

Non. Car il est écrit
 Qu'un mari doit toujours avoir lieu de se plaindre.
 Jusques à ce moment j'avois sçu me contraindre;
 Mais puisque le hazard à trahi mon secret,
 Avec vous de formai je serai moins discret.

DAMON.

Je ne vous comprends point.

ARISTE.

Pourquoi?

DAMON.

Le mariage,
 Quoiqu'on en puisse dire . . .

ARISTE.

Est un rude esclavage.

DAMON.

Pour les femmes.

ARISTE.

Bien-tôt vous aurez votre tour;
 Et de ce que je dis vous conviendrez un jour.
 Vous verrez qu'un mari, qui s'est fait un système
 De n'aimer que la femme, & d'être aimé de même,
 Doit, pour se conserver cette félicité,
 N'avoir plus de raison, ni plus de volonté.

DAMON.

Pourquoi? quand une femme est douce & raison-
 nable. . .

A 4

ARIS-

ARISTE.

Cent belles qualitez rendent la mienne aimable ;
Mais elle ne veut point se contraindre pour moi.

DAMON.

Que lui reprochez vous ? Parlez de bonne foi.

ARISTE.

Son indiscretion, qui me tient en cervelle,
Et me cause à toute heure une frayeur mortelle,
Il semble que ce soit son plaisir favori
De laisser entrevoir que je suis son mari,
Chaque jour elle fait nouvelle connoissance,
Et chaque jour aussi nouvelle confidence,
A des femmes, four-tout. Jugez si mon secret
N'est pas en bonnes mains.

DAMON.

Je prévois à regret
Que vôtre intention ne sera pas suivie.
Mais au fond pensez vous que toute vôtre vie
Vous ferez marié, sans qu'on en sçache rien ?

ARISTE.

Plût au Ciel!

DAMON.

Et pourquoi ?

ARISTE.

C'est qu'un secret lien
Formé depuis deux ans à l'insçu de mon pere,
M'expose tôt ou tard à sa juste colere.

DA-

DAMON.

Deux mots l'appaiseront. Son amitié pour vous...

ARISTE.

Mais je crains sa douleur bien plus que son cou-
roux.

Vous sçavez à quel point je l'aime & le respecte:
Ma tendresse pour lui, lui deviendra suspecte,
S'il est instruit enfin d'un hymen contracté
Sans son consentement, sans l'avoir consulté,
Ce n'est pas seulement cette délicatesse
Qui m'oblige au secret. Entre nous, ma foiblesse
Est de rougir d'un titre & vénérable & doux,
D'un titre autorisé, du beau titre d'époux,
Qui me fait tressaillir lorsque je l'articule,
Et que les mœurs du tems ont rendu ridicule.
Ce motif, je le sens, n'est pas des plus senez;
Mais...

DAMON.

C'est avec raison que vous vous dispensez
A tout autre qu'à moi d'en faire confidence.
Et ce seroit à vous une grande imprudence,
Si vous n'appuyez pas sur un autre motif
Dicté par l'interêt, & bien plus positif;
Celui de ménager un Oncle fort avare,
Quoique puissamment riche; assez dur & bizarre
Pour vous desheriter indubitablement,
S'il vous sçait marié sans son consentement.
Voilà pour vôtre femme une raison puissante.

ARISTE.

La rage de parler est encore plus pressante.

A 5

Mais

Mais ma femme après tout n'est pas la seule ici
 Qui m'expose à l'éclat, & me met en souci:
 Sa sœur plus imprudente, & si capricieuse,
 Qu'un moment elle est gaye, un moment sérieuse,
 Riant, pleurant, jasant, se taisant tour-à-tour,
 Enfin changeant d'humeur mille fois en un jour;
 Sa sœur vôt're future, & qui par parenthèse,
 Vous donnera tout lieu d'enrager à vôt're aise,
 Me met au désespoir par ses fréquens écarts,
 Et de plus, nous amène ici de toutes parts
 Un tas d'originaux, d'ennuyeuses commeres,
 Qui me font avaler cent pilules ameres,
 Lorsque pour mon malheur je vais imprudemment
 Pour lui rendre visite, à son appartement.
 Des que j'entre, on se tait. On se parle à l'oreille.
 On souïrit. Par degréz le caquet se reveille.
 Toutes parlent ensemble. Et ce que je comprends
 Par leur discours confus, leurs gestes différens,
 C'est que ma belle-sœur, fine & dissimulée,
 A mis dans mon secret la discrete assemblée,
 Et que je dois compter que dans fort peu de jour
 J'aurai pour confidens, la Ville, & les Fauxbourgs.

D A M O N.

Je suis au désespoir d'une telle imprudence:
 Et je vais de ce pas quereller d'importance
 Madame vôt're femme, & vôt're belle-sœur.

A R I S T E.

Non: je croi qu'il vaut mieux leur parler en dou-
 ceur,
 Mais avertissez bien ma prudente compagne
 Qu'elle

Qu'elle me forcera de fuir à la Campagne,
Et de m'y confiner pour n'en sortir jamais,
Si le secret n'est pas mieux gardé désormais.

DAMON *avec un souris malin.*

Soit. Mais vous, employez votre art, votre science,

A vous mettre en état de prendre patience.

ARISTE, *sur la même ton.*

Et vous, pour m'imiter, & par précaution,
D'avance faites-en bonne provision,
Vous en aurez, ma foi, plus besoin que moi-même.

Je connois Céliante : & je crains...

DAMON.

Moi, je l'aime.

Ses défauts n'auroient rien qui me pût effrayer,
S'il ne s'agissoit plus que de nous marier.
Forcé de lui cacher mon nom & ma naissance,
Je vois sur mon sujet que sa fierté balance,
Excite son caprice, & lui fait croire enfin
Qu'elle s'abaisseroit en me donnant la main ;
Mais elle m'aime au fond. Et si jamais mon frère
Vient à bout d'assoupir la malheureuse affaire
Que je n'ai sur les bras que par un point d'honneur,
Je me ferai connoître à votre belle-sœur.

ARISTE.

Le plutôt vaut le mieux, croyez-moi.

DAMON.

Je vous quitte,

Et vais gronder pour vous Céliante, & Mélite.

SCE.

S C E N E III.

ARISTE, seul.

JE brûle de le voir par l'hymen engagé.
 Plus il enragera, mieux je serai vangé.
Il retourne à sa table, & se remet à lire.

S C E N E IV.

ARISTE, FINETTE, qui observe quelque tems Ariste avant que de parler.

FINETTE.

à part.

TOùjours lire! Monsieur, Madame vôtre femme...

ARISTE.

Crie encore plus haut.

FINETTE.

Très-volontiers. Madame Vôtre...

ARISTE.

J'ai défendu cent fois depuis deux ans,
 Que jamais ce mot-là fût prononcé céans:
 Ne t'en souvient-il pas?

FINETTE.

Oui. Mais quand je l'oublie,
 Quel tort vous fait celà, Monsieur, je vous supplie?

ARIS-

ARISTE.

Premièrement, celui de me défobêir.

FINETTE.

Passe.

ARISTE.

Secondement...

FINETTE.

J'enrage. A vous oûir,
On s'imagineroit que c'est faire un grand crime
De donner à Madame un titre légitime.

ARISTE.

Finette ?

FINETTE.

Quoi, Monsieur ?

ARISTE.

Il faudroit m'écouter

Quand je parle.

FINETTE.

Ah! vraiment, qui voudroit s'arrêter
A tous vos beaux discours, & les suivre à la lettre,
Ne cesseroit jamais....

ARISTE.

Voulez-vous bien permettre

Que je dise deux mots ?

FINETTE.

Quatre, si vous voulez,

ARISTE.

Vous sçavez qu'un secret....

FI.

FINETTE.

Deux ans sont écoulés
Depuis que nous menons une vie équivoque.
Je n'y puis plus tenir; le secret me suffoque.

ARISTE.

Ma patience enfin pourroit bien se lasser.

FINETTE.

C'est conscience à vous que de vouloir forcer
Pendant deux ans entiers des femmes à se taire.
Pour moi, j'aimerois mieux vivre en un monastère,
Jeûner, prier, veiller, & parler tout mon sou.

ARISTE *se levant.*

Parlez, morbleu, parlez: je ne suis pas si fou
Que de vouloir tenir vos langues inutiles.
Sur un point seulement qu'elles soient immobiles.
Ce n'est que sur ce point que je l'ai prétendu.

FINETTE.

Où: mais ce point, Monsieur, c'est le fruit défendu.

Et voilà justement ce qui nous affriande.
Parmi vingt bons ragoûts, la plus grossière viande
Que l'on me défendrait constamment de goûter,
Seroit le seul morceau qui pourroit me tenter.
Jugez après cela, si je n'ai pas la rage
De parler librement sur vôtre mariage.

ARISTE.

Quel travers! quel esprit de contradiction!

Quel

Quel fond d'intempérance, & d'indiscretion!
Voilà les femmes.

FINETTE.

Soit. Mais telles que nous sommes,
Avec tous nos défauts nous gouvernons les hom-
mes,

Même les plus huppez, & nous sommes l'écueil
Où viennent échoüer la sagesse & l'orgueil.

Vous ne nous opposez que d'impuissantes armes:

Vous avez la raison, & nous avons les charmes.

Le brusque Philosophe en ses sombres humeurs

Vainement contre nous élève ses clameurs;

Ni son air renfrogné, ni ses cris, ni ses rides,

Ne peuvent le sauver de nos yeux homicides.

Comptant sur sa science & ses réflexions,

Il se croit à l'abri de nos séductions.

Une belle paroît, lui sourit, & l'agace,

Crac au premier assaut elle emporte la place.

ARISTE *à part.*

Voilà précisément mon histoire en troits mots.

FINETTE.

Je brûle de vous voir trois où quatre marmots

Braillans autour de vous; & vous même en ca-
chette

Jouant à cache cache, ou bien à climuffette.

ARISTE *à part.*

La friponne a raison de rire à mes dépens,

Et ses discours malins sont remplis de bon sens.

A Finette.

Fai-

Faisens trêve, de grace, à tout ce badinage.
 Je veux encor un tems cacher mon mariage,
 Pour n'être point privé de la succession
 D'un Oncle, dont le bien fait mon ambition.

FINETTE.

Quoi! vous ambitieux? je vois qu'un Philosophe
 Est fait comme un autre homme, & de la même
 étoffe.

Et qu'avez-vous donc fait de ces beaux sentimens
 Que vous nous étaliez, Monsieur, à tous mo-
 mens?

„ Le comble, disiez-vous, de toutes les foibleſſes
 „ C'est de ne point guérir de la soif des richesses.
 „ Que cette hydropisie a fait de malheureux!
 „ Mais pour moi, ma fortune a surpassé mes vœux,
 „ Un trésor de vertu est le seul où j'aspire,
 „ Et mon cœur, pour l'avoir, cederait un empire.
 Et zeste! si quelqu'un vous pouvoit prendre au
 mot

Vous diriez, serviteur, je ne suis pas si sot.

ARISTE.

Tu te trompes. Je suis dans les mêmes maximes.
 Mais je sçais leur donner des bornes légitimes;
 Et je serois maudit un jour par mes enfans,
 Si j'étois Philosophe à leurs propres dépens.
 Il ne faut rien outrer quand on veut être sage.
 Je dois leur ménager un puissant héritage.

FINETTE.

Ce motif est lotiable, il faut vous y tenir.

Mais,

Mais, Messieurs vos enfans sont encore à venir :
Peut-être viendront-ils. Cependant. . . .

ARISTE.

Quoi ?

FINETTE.

J'augure

Que vous n'aurez jamais grande progéniture.

ARISTE.

Mais je n'ai pas trente ans. A mon âge, je crois.

FINETTE.

On dit qu'on n'a jamais tous les dons à la fois,
Et que les grands esprits, d'ailleurs très estimables,
Ont fort peu de talent pour former leurs sembla-
bles,

ARISTE.

Finette a de l'esprit, & s'en sert joliment.
Il faut faire réponse à son doux compliment.
On souffre un tems les airs d'une fille suivante,
Que trop de bonté gêne, & rend impertinente :
Elle offense, elle aigrit sans s'en embarasser ;
Un jour, elle conclut par se faire chasser.
Je pense que Finette est assez raisonnable
Pour prendre en bonne part cet avis charitable,
Et pour en profiter avec attention,
Sinon, gare l'instant de la conclusion.

FINETTE.

Ce conseil aigredoux mérite une réplique :
Je vois qu'un Philosophe est mauvais politique :

B

Puis-

Puisqu'il n'observe pas que c'est être indiscret,
Que de chasser quelqu'un qui sçait nôtre secret;
Sour tout, si ce quelqu'un est d'une sexe, qui pan-
che

Au plaisir de jaser, & d'avoir sa revanche.

ARISTE.

Ta réplique est très-juste : & les maîtres prudens
Doivent au poids de l'or païer leurs confidens.

Il lui donne de l'Argent.

Voici pour t'appaiser, & t'imposer silence.

à part.

Mon lot est de souffrir, & d'avoir patience.

FINETTE,

Vôtre secret, Monsieur, grandement me pésoit,
Mais ceci te rendra plus léger qu'il n'étoit.
Par vos riches leçons je me sens plus discrète.
Répétez-les souvent, & je serai muette.

ARISTE.

S'il ne tient qu'à cela, je puis compter sur toi.

FINETTE.

Tant que vous païerez bien, je vous répons de
moi.

Mais à propos vtaïment, j'oublois de vous dire
Que vôtre femme... non, que Madame désire..

ARISTE.

Madame?

FINETTE.

Ma maîtresse. Ah, j'y suis Dieu-merci:
Que

Que ma maîtresse donc voudroit venir ici,
Pour vous entretenir sur certaines affaires. . .

ARISTE.

Nos entretiens de jour sont fort peu nécessaires.
Nous aurons cette nuit le tems de nous parler :
De grace, empêche là de venir me troubler :
Pendant une heure ou deux il faut que je médite.

FINETTE.

Cela suffit, je vais vous sauver sa visite.

SCENE V.

ARISTE seul.

LA douceur & l'argent sont plus persuasifs,
Que les raisonnemens les plus demonstratifs ;
Et ce sont, à mon gré, deux moyens infallibles
Pour corriger les gens les plus incorrigibles,
La maligne Finette à ma bourse sôurit :
Je pourrai gouverner ce dangereux esprit.
Maintenant que je suis plus calme & plus tran-
quille,
Emploïons mon loisir à quelqu'ouvrage utile.

SCENE VI.

ARISTE, MELITE.

ARISTE, *appercevant sa femme.*

Comment, c'est vous ?

B 2

ME.

MELITE.

Mon Dieu ! d'où vient cette frayeur ?
Est-ce donc que ma vûë inspire tant d'horreur ?

ARISTE.

Eh non, vous m'êtes chère autant qu'on puisse
l'être.

Mais dans mon Cabinet devriez-vous paroître ?
Je vous ai fait prier de ne pas y venir.

MELITE.

Oùi. Mais j'avois dessein de vous entretenir
Sur un fait important, auquel il faut mettre ordre.

ARISTE.

De ce que vous voulez rien ne vous fait démor-
dre.

MELITE.

Devez-vous me blâmer si-je cherche à vous voir ?
Je contente mon goût, & je fais mon devoir.

ARISTE.

Le devoir d'une femme est d'être complaisante.

MELITE.

Tranchez le mot, mon cher, dites obéissante.
Vous n'aimez d'un mari que son autorité ;
Je lui dois immoler toute ma liberté.

ARISTE.

Il n'est point question d'un pareil sacrifice.
Me traiter de tyran, c'est me faire injustice.
J'exige des égards, & non pas des respects.

Ca-

Cachez nôtre secret par des soins circonspects;
C'est tout ce que je veux de votre complaisance:
Et vous obtiendrez tout de ma reconnoissance.

MELITE.

Vous distraire un moment, est-ce vous offenser?

ARISTE.

Si quelqu'un survenoit, que pourroit-il penser?

MELITE.

Eh mais, il penseroit . . . après tout, que m'importe?

ARISTE.

Ciel! peut-on de sang froid m'affommer de la sorte?

Que vous importe? Eh quoi! pouvez-vous oublier

Le motif qui m'engage à ne rien publier? . . .

Que dis je? qui me force à tout mettre en usage
Pour ôter tout soupçon de nôtre mariage?

MELITE.

Celà ne se peut pas.

ARISTE.

Non, si vous en parlez.

MELITE.

Pour moi, je m'affervis à ce que vous voulez.
Mais comment empêcher que le monde ne voye?

ARISTE.

Tout va se découvrir.

B 3

ME.

MELITE.

Que j'en aurois de joye!

ARISTE.

Toujours contrarier!

MELITE.

Vous avoir pour époux
Est un bonheur pour moi si touchant & si doux,
Il me flatte à tel point, j'en suis si glorieuse,
Que s'il étoit connu je serois trop heureuse.
Si je suis criminelle en marquant ce désir,
Mon crime, jel'avouë, est mon plus grand plaisir.

ARISTE *à part.*

Me voilà desarmé pour être trop sensible.
L'adresse d'une femme est incompréhensible.

MELITE.

Vous me voulez du mal, & je ne sçai pourquoi.

ARISTE.

Non; si je suis fâché, ce n'est que contre moi.

MELITE.

La raison, s'il vous plaît?

ARISTE.

D'avoir eu la foiblesse
De vous croire discrete, & femme de promesse:
Car vous m'aviez promis très-solemnellement,
Avant que nous prissions aucun engagement,
Que tant que je voudrois qu'on en fit un mystère,
Vô.

Vôtre sœur en seroit seule dépositaire.

MELITE.

Il est vrai.

ARISTE.

Toutefois, grace à vos soins prudens,
Nous avons aujourd'hui nombre de confidens.

MELITE.

Accusez-en ma sœur dont la langue indiscrete,
Ne peut tenir long tems une affaire secrete.
Jamais sur ce sujet je ne vous ai trahi
Je n'ai jusqu'à présent que trop bien obéi.

ARISTE.

Vous en repentez-vous ?

MELITE.

Oùi.

ARISTE.

Quelle en est la cause ?

MELITE.

A d'indignes soupçons vôtre secret m'expose.
Nous demeurons ensemble ; & j'apprends tous
les jours,

Que cela fait tenir d'impertinens discours.
Je n'en murmure pas. De ma seule innocence
Je me fais un rampart contre la médifance ;
En sacrifiant tout à mon affection,
Je laisse déchirer ma réputation.
Mais puisqu'à cet excès il faut que j'obéisse,

Je demande le prix d'un si dur sacrifice,

ARISTE.

Eh quoi ?

MELITE.

C'est que du moins le Marquis du Lauret,
Ou par vous, ou par moi, sçache nôtre secret.

ARISTE.

Le Marquis? pouvez-vous me tenir ce langage?
C'est l'homme à qui je veux me cacher davantage,
Quoiqu'il soit courtisan, & qu'il ne sçache rien,
C'est un sage caché sous un joyeux maintien,
Et qui ne connoît pas de plus grande foiblesse
Que de prendre une femme, & même une maî-
tresse,

Soutenant qu'il n'est point d'autre félicité,
Que d'être à tous égards en pleine liberté.
Faut-il vous dire plus? Cent fois en sa présence,
J'ai défendu sa thèse avec tant d'imprudence,
Que s'il sçait une fois que je suis marié,
Par ses traits, en tous lieux, je serai décrié.

MELITE.

Quoi donc, doit-on rougir des nœuds du mariage?

ARISTE.

On doit rougir du moins, de changer de langage,
Des principes, d'humeur; ou soutenir l'affront
D'être timpanisé: je n'en ai pas le front.

MELITE.

Cependant il faut bien vaincre cette foiblesse;
Et tout dire au Marquis.

ARI-

MELITE.

A moi.

ARISTE.

Melite ?

MELITE.

Eh bien ?

ARISTE.

Quelle apparence

Que . . .

MELITE.

J'avois résolu de garder le silence
 De peur de vous commettre avec lui. Mais enfin
 Sa poursuite me cause un violent chagrin :
 Pour la faire cesser, le moïen le plus sage
 Est de lui faire part de nôtre mariage.
 Décidez, s'il vous plaît, mais décidez dans peu,
 Qui de vous, ou de moi lui fera cet aveu
 Je vous laisse un moment rêver à cette affaire ;
 Mais ce jour expiré, je ne puis plus me taire.

S C E N E VII.

ARISTE seul.

A Ttendez . . . Elle fuit. Quel embarras maudit !
 Dois je donner croïance à ce qu'elle me dit ?
 Celà ne peut pas être ; & le Marquis . . . je gage
 Qu'elle invente ce trait pour . . . non, elle est trop
 sage,
 Et je lui ferois tort d'oser la soupçonner
 Mais enfin que conclure, & que déterminer ?

Le

Le Marquis amoureux! Dans le fond de mon ame
 Je suis ravi. . . de quoi? qu'il en conte à ma femme?
 Cela n'est point plaisant Mon honneur effrayé . .
 Mon honneur! . . qu'on est sot quand on est marié!
 Allons voir le Marquis. Tâchons avec adresse
 De lui faire à moi même avoüer sa foiblesse :
 Plus elle sera grande , & moins je le craindrai.
 Ensuite il faudra voir quel parti je prendrai.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente une Salle.

CELIANTE, FINETTE.

CELIANTE.

LE Marquis du Lauret va venir?

FINETTE.

Oüi, Madame.

CELIANTE.

Crois-tu qu'il m'aime?

FINETTE.

Non.

CELIANTE.

Dans le fond de mon ame
 J'en

J'en suis au désespoir.

FINETTE

Oh ! je n'en doute pas.
La plus rare beauté n'a pour lui nul appas.

CELIANTE.

C'est ce qui me feroit souhaiter sa conquête,
Et j'en viendrois à bout si je l'avois en tête.
Il est un certain art, que je sçais à ravir,
Pour fixer un tel homme, & pour se l'asservir.

FINETTE.

Je vous conseille donc de tenter l'aventure.

CELIANTE,

Parles-tu tout de bon ?

FINETTE.

Sans doute.

CELIANTE.

Je te jure
Que bien-tôt de mes yeux il sentira les coups.
Je veux dès aujourd'hui le voir à mes genoux.

FINETTE.

S'il vous aime une fois, à quoi tend l'entreprise ?

CELIANTE.

A lui dire pour lors que mon cœur le méprise,
Qu'un grand bien, cent ayeux, un haut rang
dans l'Etat,
Ne peuvent m'imposer à la suite d'un fat.

FI.

FINETTE.

Pour fat, il ne l'est point. C'est un homme qui
pense

Que le parfait bonheur est dans l'indifférence :

Du reste, auprès du sexe il est respectueux,

Et se feroit aimer s'il étoit amoureux,

Mais je veux qu'il soit tel que vous le voulez
croire;

Je trouverois pour vous encore plus de gloire

A vous l'affujettir, à l'aimer tout de bon,

Qu'à vous sacrifier à votre beau Damon.

C'est l'ancien confident, c'est l'ami de mon Maître?

Vous l'aimez: cependant si je puis m'y connoître,

Vous prétendez en faire un mari complaisant.

En ce cas, le Marquis vous conviendrait autant.

Les gens de qualité suivent toujours la mode;

Et tout homme de Cour doit être époux commode

Voilà l'essentiel. Qu'importe qu'un mari

Soit fat, s'il vous permet d'avoir un favori?

CELIANTE.

Mais au fond tu dis vrai.

FINETTE.

Comment? je vous étale

Tout ce qu'on peut prêcher de plus fine morale.

Rompez avec Damon: j'insiste sur ce point;

N'étant pas gentil homme, il ne vous convient
point.

CELIANTE.

Tu te trompes, Finette; & malgré l'apparence,

Mon cœur me dit qu'il est d'une illustre naissance,

Et

Et que par des raisons que nous sçaurons un jour..

FINETTE

Ah! voilà justement de vos Romans d'amour.
 Pour moi, je le connois. Sa tendresse empressée
 N'est que le pur effet d'une ame intéressée.
 Une tante, en mourant, vous a laissé des biens
 Dont il espère un jour réhausser ses moyens.
 Voilà ce qui le rend si soumis, si facile:
 Mais osez l'épouser, il sera moins docile.

CELIANTE.

J'entre dans tes raisons, & je les applaudis;
 Je me suis dit cent fois tout ce que tu me dis,
 Depuis plus de deux ans, avec un soin extrême
 J'élude mon penchant, & me combats moi même.
 J'ai maltraité souvent un amant trop aimé:
 Contre lui mon orgueil s'est hautement armé.
 Enfin, pour me guérir, je me suis exilée;
 Tout cela vainement. Je suis enlorcelée...
 Attends.

FINETTE.

Quoi?

CELIANTE.

Je me sens aujourd'hui d'une humeur
 A le désespérer.

FINETTE.

Quelque bonne vapeur
 Vous seroit à présent d'un secours admirable
 Quand vous extravaguez, vous êtes raisonnable,

CE.

CELIANTE.

Je ne me suis jamais trouvé tant de raison.

FINETTE.

Que Damon ne vient-il ! Mais vous ferez l'oïson
Si-tôt qu'il paroîtra.

CELIANTE.

J'excite mon courage
A lui faire au plutôt quelque sensible outrage.
Prêtes moi ton secours pour m'y déterminer.
Traisons quelque sujet propre à me chagriner.
Parle moi de ma sœur.

FINETTE.

Eh bien donc ma Maîtresse
De nôtre Philosophe a lassé la tendresse.
Il s'est abandonné pour la première fois
A des vivacitez, qui, comme je prévois,
Pourront dégénérer en aigreur très-fâcheuse,
Et rendre quelque jour vôtre sœur moins heureuse,
Cela vous déplaît-il ?

CELIANTE.

Non: tu me fais plaisir.
Un doux ravissement est prêt à me saisir.
Le bonheur de ma sœur excitoit mon envie,
Et fait depuis deux ans le malheur de ma vie.

FINETTE.

Enragez donc, Madame, & très-parfaitement.
Leur querelle a produit un racommodement
Si tendre, si touchant, & si rempli de charmes,
Que

Que nôtre Philosophe en a versé des larmes,
Et moi qui parle, moi, je ne puis y penser,
Sans sentir que mes yeux sont tout prêts d'en ver-
fer.

Elle pleure.

CELIANTE.

Ils s'aiment donc toûjours ?

FINETTE.

Plus que jamais, Madame.
Mon Maître est à présent l'esclave de sa femme.

CELIANTE.

Le sot!

FINETTE.

Plus elle prend le ton d'autorité,
Et plus depuis une heure il en est enchanté.

CELIANTE.

Je n'y puis plus tenir. Par quel charme, Melite
Triomphe-t-elle ainsi d'un homme de mérite ?
S'il étoit mon mari, comme je le voudrois,
Plus il seroit soumis, plus je l'approuverois.
Mais avoir pour ma sœur une telle foiblesse!
C'est un aveuglement qui me choque & me blesse,
J'en creve de dépit, & j'en suis en fureur.

FINETTE.

Ferme. Comment Damon est-il dans vôtre cœur ?

CELIANTE.

Comme un monstre.

FINET.

FINETTE.

Fort bien. Le voici, ce me semble.
Il vient fort à propos, & je vous laisse ensemble.

Celiane, aussi-tôt que Finette est sortie, va se placer nonchalamment sur une chaise, & se met à rêver.

SCENE II.

CELIANTE, DAMON.

DAMON *regarde Celiane quelque tems, sans quelle fasse semblant de l'appercevoir.*

Vous voulez être seule, à ce que je puis voir?

CELIANTE.

Vous auriez dû d'abord vous en appercevoir:
Mais vous ne sentez rien.

DAMON.

Quoique je vous ennuie,
Je ne puis me résoudre...

CELIANTE, *d'un air dédaigneux.*

A moins qu'on ne vous fuie,
On ne sçauroit jamais se défaire de vous.

DAMON *à part.*

Elle est dans ses grands airs, il me faut filer doux.
Il s'assied dans un coin.

CELIANTE *vivement.*

Je veux que vous sortiez.

C

DA.

DAMON.

Soit. Mais daignez m'apprendre
Pourquoi.

CELIANTE *reprenant l'air dédaigneux.*

Je n'ai, je pense, aucun compte à vous rendre.

DAMON.

J'en demeure d'accord. Mais si ma vive ardeur
M'engage. . .

CELIANTE *se levant brusquement.*

Ah! vous allez lâcher quelque fadeur.

DAMON.

Je ne dirai plus rien.

CELIANTE.

Ma vive ardeur m'engage!

Ne me tenez jamais ce doucereux langage:

Il me fait mal au cœur, je vous en avertis.

Vôtre goût & le mien sont bien mal assortis.

Ma vive ardeur!

DAMON *à part.*

Il faut lui passer son caprice.

CELIANTE.

Vous prétendez, je crois, me traiter en novice?

DAMON.

Mondieu, non: Je sçai bien que vous ne l'êtes pas.

CELIANTE.

Qu'entendez-vous par-là? Sortez,

DA-

DAMON.

Tout de ce pas

Je vais me retirer.

CELIANTE *le retenant.*

Non, non, je me ravise,

On ne dit point en face une telle sottise,

Sans avoir le dessein de rompre absolument.

Nous y procéderont dans un petit moment.

Mais je veux qu'avant tout vôtre bouche m'ex-
plique

Ce que vous entendez par le trait satirique,

Qu'avec un fier souris vous m'avez décoché.

DAMON.

C'est vous qui malgré moi me l'avez arraché.

Vous croiez que je veux vous traiter en novice,

Moi je vous défabuse, & je vous rends justice.

CELIANTE.

Et comment?

DAMON.

En disant que vous ne l'êtes point.

CELIANTE.

Mais que voulez-vous dire? Expliquez-moi ce
point.

DAMON.

Je veux dire... Eh! parbleu cela s'entend de reste.

CELIANTE.

Vous ne valez rien.

C 2

DA.

DAMON.

Moi !

CELIANTE.

Mondieu, qu'il est modeste !
C'est lui qu'il faut traiter en novice.

DAMON *en riant.*

Entre nous,
Madame, je le suis... au même point que vous,

CELIANTE *avec fureur.*

Ah ! je ne puis souffrir un tel excès d'outrage.
Vous m'en ferez raison.

DAMON.

C'est à quoi je m'engage.

CELIANTE.

Au plutôt.

DAMON.

A l'instant.

CELIANTE.

Et de quelle façon ?

DAMON.

Quoique vous m'appelliez pour vous faire raison,
Je vous laisse le choix du tems, du lieu, des ar-
mes.

Mais comme vous pourriez m'ébloüir par vos char-
mes,

Pour rendre tout égal, ne conviendrez-vous pas
De choisir une nuit pour vuidier nos débats ?

Vous riez ?

C E.

CELIANTE.

Où, je ris, quoique fort en colére.
Cette faillie est bonne, & ne peut me déplaire.

Elle rit plus fort.

DAMON.

Je suis ravi de voir par vôtre procedé,
Que nôtre différent sera bien tôt vuidé.

CELIANTE, *reprenant un air sérieux.*

Non, Monsieur. Je vous jure une haine éternelle.

DAMON *à part.*

Dans sa bizarrerie elle est toujours nouvelle;
Mais je sçai le moien de la faire finir.

à Celiante.

Je vois que mon pardon ne se peut obtenir :
Quoiqu'à dire le vrai, j'ignore par quel crime
J'allume vôtre haine, & je perds vôtre estime.
Mes soupirs, mes respects ne font que vous lasser.
Les inclinations ne se peuvent forcer.
Je le sens, j'en mourrai. Mais pour vôtre supplice,
Cruelle, après ma mort vous me rendrez justice.
Vons me regretterez quand vous ne m'aurez plus ;
Et vous ferez en proie aux regrets superflus.
Adieu.

CELIANTE *s'attendrissant.*

Damon ? Damon ?

DAMON *la regardant tendrement.*

O trop funestes charmes !

CELIANTE.

Le traître m'attendrit, & m'arrache des larmes.
Ecoûtez.

DAMON.

Non ; je veux que vous me regrettiez !
Et je vous laisse.

CELIANTE,

Et moi, je veux que vous restiez.

DAMON.

Je demeurerai donc ; mais c'est par complaisance.

CELIANTE,

Par complaisance ?

DAMON.

Ou bien, par pure obéissance.
Tout comme il vous plaira.

CELIANTE,

Je suis au désespoir.

DAMON.

De quoi ?

CELIANTE,

De ne pouvoir me passer de vous voir.
Je voudrois vous haïr... autant que je vous aime.

DAMON.

Hélas ! vous le pourrez sans une peine extrême.
Vous venez de jurer de me haïr toujours.

CELIANTE.

Ah, comme je mentois !

DA.

DAMON.

Quel étrange discours!
Jurer de me haïr, quand soigneux de vous plaire
Je. . . .

CELIANTE.

Tenez, je vous jure à présent le contraire.

DAMON.

Au quel de deux sermons croirai-je par hazard?

CELIANTE.

Au dernier. C'est le seul où mon cœur ait eu part.

DAMON.

Parlez-vous tout de bon?

CELIANTE.

Oùi, je vous le proteste.
L'esprit a commencé, le cœur a fait le reste.
Mon esprit vous outrage, & mon cœur s'attendrit.

DAMON.

Croyez donc votre cœur & jamais votre esprit.
Mais encor, dites-moi, par quel caprice étrange
Votre esprit contre moi se gendarme?

CELIANTE.

Il se vange

De ce qu'il ne peut pas regler mes sentimens.
Il m'inspire souvent de certains mouvemens
Qui suspendent l'effet du penchant qui m'entraîne,
Et tiennent du mépris, & même de la haine.

C 4

Vous

Vous êtes soutenu par l'inclination,
 Maris souvent mal traité par la réflexion.

DAMON.

En voulant m'obliger vous me faites injure.
 J'ai donc bien des défauts dont vôtre esprit mur-
 mure:

CELIANTE.

Des défauts ! des défauts ! je ne finirois point
 Si je voulois à fond examiner ce point.

DAMON.

Cette discussion n'est pas fort nécessaire.

CELIANTE.

Premièrement, Monsieur, sous un air très-sincère,
 Vous êtes faux, rusé, malin comme un démon.

DAMON.

Je pense. . .

CELIANTE.

Ecoûtez-moi, cela vaut un sermon.

De plus, vous vous croïez un mérite suprême,
 Et vous n'estimez rien à l'égal de vous même.
 Vous vous raillez sous main de vos meilleurs amis,
 Quoique toujourns près d'eux complaisant & sou-
 mis.

Vôtre intérêt vous guide & seul vous détermine.
 Chez vous en grand secret l'amour propre domi-
 ne.

Quand vous n'êtes point vû, vous courez au mi-
 roir,

Et vous vous régalez du plaisir de vous voir.

Ce

Ce portrait là n'est pas fort à vôtre avantage;
Mais malgré vos défauts je vous aime à la rage.

DAMON.

Quoique vous m'accusez ici de fausseté,
Oserois-je imiter vôtre sincérité?

CELIANTE.

Fort bien.

DAMON.

Vous êtes belle, aimable, généreuse;
Mais vous êtes hautaine, inquiète, orgueilleuse.
Le bonheur du prochain vous cause de l'ennui;
Et vous enmaigrissez de l'embonpoint d'autrui.
Vous avez de l'esprit mais souvent il s'égare:
Il vous rend d'une humeur inconstante & bizarre.
Toute femme qui plaît vous trouve en son che-
min;
Et vos yeux font la guerre à tout le genre humain.
Vôtre sincérité, dont vous faites parade,
N'est jamais que l'effet d'une brusque incartade.
Sans choix, tout est pour vous matière à discou-
rir,
Et le moindre secret vous fatigue à mourir.
Ce portrait-là n'est pas fort à vôtre avantage;
Mais malgré vos défauts je vous aime à la rage.

CELIANTE.

Vous m'aimez?

DAMON.

Que le Ciel m'écrase en ce moment,
S'il sûr jamais, Madame, un plus fidèle amant.

C 5

Bien

Bien que quelques défauts obscurcissent vos char-
mes,
Mon cœur trop prévenu n'en conçoit point d'al-
larmes.

CELIANTE.

Pour moi, j'en suis frappée, ils m'allarment pour
vous.
Vous me connoissez trop pour être mon époux.
On ne m'aura jamais sans me croire parfaite.

DAMON.

Eh bien, vous l'êtes donc. Etes-vous satisfaite ?

CELIANTE.

Non. Ce fade retour ne scauroit me toucher.

DAMON.

J'ai voulu badiner, & non pas vous fâcher.

CELIANTE.

Puis-je compter encor sur vôtre complaisance ?

DAMON.

Sans doute.

CELIANTE.

Pour jamais évitez ma présence.

DAMON.

Vous raillez.

CELIANTE.

Point du tout. Partez dès ce moment,
Ou je ne répons pas de mon emportement.

SCE-

SCENE III.

CELIANTE, seule.

TRaître! de mes vertus tu fais un beau trophée!
 S'il dit vrai, je suis folle, & coquette fieffée.
 Pour folle, je le suis, puisque j'ai pû l'aimer.
 Mais quoi? n'est-il pas fait pour plaire & pour char-
 mer?

Celà n'est que trop vrai, c'est ce qui me désole.
 Si je l'ai tant aimé, je ne suis donc pas folle.
 Pour coquette, voyons, le suis-je? franchement,
 Ce qu'il dit la-dessus n'est pas sans fondement,
 Je le sens. Mais au fond est-ce un reproche à faire?
 Quoi? peut-on être femme, & ne pas vouloir plai-
 re?

Toute femme est coquette, ou par raffinement,
 Ou par ambition, ou par tempérament.
 Je suis, ajoute-t-il, inquiète, envieuse.
 J'ai grand tort d'enrager de voir ma sœur heureuse,
 Et moins belle que moi, posséder un époux,
 Qui ne devoit jamais balancer entre nous.
 J'ai de l'orgueil? En bien, suis-je si criminelle?
 Peut-on n'être pas fière, & sçavoir qu'on est belle?
 Je suis indiscrete? Oûi, quelque chose à peu près:
 Mais mon sexe est-il fait pour garder des secrets?
 Enfin je suis bizarre & d'un caprice extrême!
 Rien n'est plus ennuyeux qu'être toujourns la mê-
 me.

Ainsi, Monsieur Damon, tout pesé comme il faut,
 Vous êtes un menteur, & je n'ai nul défaut.

SCE.

S C E N E IV.

MELITE, CELIANTE.

MELITE.

NUL défaut ? cet éloge est assez magnifique.
 Vous ne faites pas mal votre panégyrique.

CELIANTE.

En êtes-vous contente ?

MELITE.

Assurement.

CELIANTE.

Fort bien.

Quand je ferai le vôtre il n'y manquera rien.

MELITE, *en souriant.*

Vous me peignez souvent, mais c'est d'un autre
 forte.

CELIANTE.

Je dis ce que je croi, la vérité m'emporte.

MELITE.

Il n'est rien de si beau que la sincérité :
 Mais souvent ce qu'on croit n'est pas la vérité.

CELIANTE.

De semblables erreurs je ne suis point capable.
 Je ne croi jamais rien qui ne soit véritable.

MELITE.

Cependant vous croyez n'avoir aucun défaut.

CE-

CELIANTE.

C'est ce qu'en un besoin je prouverois bien-tôt,

MELITE.

Comment ?

CELIANTE.

En faisant voir aisément, ce me semble,
Qu'en tout point vous & moi nous différons en-
semble,

MELITE.

Si vôtre caractère est différent du mien,
Je croi que contre moi cela ne conclud rien.

CELIANTE.

Vous croyez imposer par votre orgueil modeste,
Mais malgré vos réplis on vous connoît de reste.

MELITE.

Plus je me fais connoître, & plus on est content,
Bien d'autres que je sçai, n'y gagneroient pastant.

CELIANTE.

Vous vous targuez beaucoup d'avoir assez d'a-
dresse,

Pour mener un mari, dont on plaint la foiblesse.

MELITE.

Je tâche de lui plaire; il reconnoît ce soin.
C'est tout mon art. Le vôtre iroit un peu plus loin.

CELIANTE.

Vous êtes, je l'avouë, une fine hypocrite.
Vous ne l'avez charmé que par un faux mérite.

ME.

MELITE.

Le vôtre si solide, & par vous si vanté,
A manqué sa conquête, & s'en étoit flatté.

CELIANTE.

Qui moi, je l'ai manquée? ah quelle impertinence!
Il n'a tenu qu'à moi d'avoir la préférence.

MELITE.

Vous êtes mon aînée, & vous ne l'eûtes pas.

CELIANTE.

C'est que cette conquête eût pour moi peu d'appas.

MELITE.

Cependant mon bonheur vous rend un peu jalouse.
Vous m'aimiez comme sœur; vous haïssez l'é-
pouse . . .

CELIANTE.

D'un sot,

MELITE.

De vôtre part rien ne doit m'étonner.
Mais ce dernier trait-là ne se peut pardonner.
Vous partirez d'ici, si vous osez poursuivre.

CELIANTE.

Volontiers. Avec vous je ne sçaurois plus vivre.
Vous m'outrez, m'excédez; mais de tous vos
mépris
Je me ferai raison, eussiez-vous vingt maris.

SCE.

SCENE V.

ARISTE un livre à la main, MELITE,
CELIANTE.

CELIANTE le tire par le bras, & lui fait
tomber son livre.

AH! Monsieur, vous voilà! je m'en vais vous
apprendre
Des choses, qui devront sans doute vous surpren-
dre.

Elle crie haut.

Vôtre femme . . .

ARISTE.

Eh! Mondieu, laissons ce titre-là.
Nous sommes si souvent convenus de cela.

CELIANTE.

Ah! trêve, s'il vous plaît, à la délicatesse.

MELITE.

Si pour moi, d'un mari avez la tendresse,
Vous devez . . .

ARISTE.

D'un mari! c'est fort bien commencé.
De grâce, que ce mot ne soit plus prononcé.
Mais de quoi s'agit-il? sur quelque bagatelle
Sans doute vous venez d'avoir une querelle?

MELITE.

Bagatelle, Monsieur?

CELIANTE.

Bagatelle est fort bon.

ME.

MELITE

Ariste, puisqu'il faut vous nommer de ce nom,
 Vous sçavez que ma sœur . . .

CELIANTE.

Apprenez que Mélite . . .

ARISTE.

Oh! vous avez raison toutes deux.

MELITE.

Il m'irrite.

Par son sang froid.

CELIANTE.

Railliez un peu plus à propos.

Il s'agit . . .

ARISTE.

Il s'agit que l'on vive en repos.
 Je n'examine point le fond de la querelle:
 Un éclaircissement souvent la renouvelle.
 Mais pour l'amour de moi, demandez-vous pardon.

CELIANTE.

Moi, quelle veut contraindre à quitter la maison?

ARISTE.

Avez-vous pû, Mélite, avoir cette pensée?

MELITE.

Pouvez-vous m'en blâmer lorsque j'y suis forcée?

ARISTE.

Et par qui?

ME.

MELITE.

Par ma sœur. Elle ose s'oublier
Devant moi, jusqu'au point de vous injurier.

ARISTE.

Si ce n'est que cela, remettez vous, Mesdames,
Je ne m'offense point des injures des femmes.

MELITE.

Vous, nous traitez, Monsieur, avec bien du mé-
pris.

CELIANTE.

Les femmes valent bien Messieurs les Beaux-esprit.

MELITE.

Rien n'est digne de vous, s'il n'est pris dans un livre.

CELIANTE.

Fréquentez nôtre sexe, & vous sçaurez mieux vi-
vre.

ARISTE.

Me voilà bien! c'est moi qu'on querelle à présent.
Quoi, vous me prenez donc pour un mauvais
plaisant?

Si je passe aisément les injures des femmes,
Je déclare que c'est par respect pour les Dames,
Ne vous regardez plus d'un œil si courroucé;
Et dites-moi comment l'affaire a commencé.

MELITE *après avoir un peu rêvé.*
Demandez-le à ma sœur.

CELIANTE.

Non; dites-le vous-même.

D

ME

MELITE.

Je ne m'en souviens pas.

CELIANTE.

Ni moi.

ARISTE.

Bon, ce Problème
Ne m'embarasse plus. Le fait est clair. Je voi
Que vous vous querellez, & ne savez pour quoi.
Ainsi donc je conclus en fort peu de paroles,
Qu'il faut faire la paix, ou que vous êtes foles.

MELITE.

Vous pourriez nous parler en des termes plus doux

CELIANTE *vivement.*

La plus fole des deux est plus sage que vous.

ARISTE.

Oh bien, querellez donc, si cela peut vous plaire.

CELIANTE *gravement.*Je querelle, Monsieur, quand je suis en colere,
Mais de sang froid, jamais.

ARISTE,

Ma foi, vous avez tort,
Car vos vivacitez me divertissoient fort.L'une & l'autre y mettoit tant d'esprit, tant des
grace . . .

Allons, ranimez-vous: êtes-vous déjà lasses?

CELIANTE.

Divertissez Monsieur.

ME-

MELITE,

Le joli passe-temps!

CELIANTE.

Vous n'aurez pas l'honneur de rire à nos dépens;
Et nous ferons la paix.

MELITE.

J'en avois peu d'envie;

Mais je me raccommode, & pour toute ma vie.

CELIANTE.

Touchez-là.

MELITE.

Volontiers.

ARISTE.

Ah! c'est trop vous vanger.

CELIANTE.

Tant mieux.

ARISTE.

Embrassez-vous pour me faire enrager.

CELIANTE.

Oùi-dà, de tout mon cœur.

MELITE.

Moi de même.

ARISTE.

Courage.

Et moi, pour vous montrer à quel point j'en en-
rage,

Je vais dans mon transport vous baiser toutes
deux.

CELIANTE.

Le traître!

MELITE.

Il nous trompoit.

ARISTE.

Où, vous comblez mes vœux.

Il les embrasse l'une après l'autre. Geronte qui entre dans le moment s'arrête pour contempler Ariste : & aussi-tôt qu'il parle, les deux sœurs s'enfuient.

S C E N E VI.

ARISTE, GERONTE.

GERONTE.

A Ppuyez, mon neveu; vous faites des merveil-
les

ARISTE *demeurant immobile sans regarder Geronte.*

Ah! Bondieu! quelle voix a frappé mes oreilles!
C'est mon Oncle lui-même: autre seroit de
maux!

GERONTE.

Je suis fâché, vraiment, de troubler vos travaux.
Vous philosophez bien! qui sont ces créatures?

ARISTE.

Mon Oncle, s'il vous plaît, supprimez les injures.
Ce sont. . .

GERONTE.

Quoi?

ARI.

ARISTE *à part.*

Je ne sçai que lui dire.

GERONTE.

Morbleu,

Achevez donc.

ARISTE.

Et vous, modérez vôtre feu.

Je vous l'ai dit cent fois, vôtre bile s'échauffe...

GERONTE.

Vous êtes un fripon, Monsieur le Philosophe.

Vous voulez éluder un éclaircissement,

Mais il faut me répondre & positivement.

ARISTE.

Où, je vous répondrai, la chose m'est facile.

Mais je voudrois vous voir d'une humeur plus
tranquille.

GERONTE.

Ventrebleu !

ARISTE.

Doucement, ou je ne dirai mot.

Il faut. . .

GERONTE.

Prétendez-vous me traiter comme un sot ?

ARISTE.

Non ; vous avez, mon Oncle, un esprit vif & ju-
ste,

Vous jouissez encore d'une santé rabuste ;

Vous avez de gros biens.

GERONTE.

Ah !

ARISTE.

Vous êtes d'un sang,
Qui peut vous égaler aux gens du plus haut rang.

GERONTE.

Répondez-moi.

ARISTE.

De plus, vous avez l'avantage
De n'avoir point d'enfans, de goûter le veuvage.

GERONTE.

Au fait.

ARISTE.

Et de jouir de cette liberté.
Qui des gens de bon sens fait la félicité.

GERONTE.

Bourreau !

ARISTE.

Vôtre neveu vous respecte & vous aime ;
Cependant au milieu de ce bonheur extrême...

GERONTE.

Ce traître de neveu, qui m'aime, & me chérit,
Par son maudit caquet me fait tourner l'esprit,

ARISTE.

Mais... ..

GERONTE.

Dis encore un mot, & je te deshérite.

ARI-

ARISTE.

Je m'en vais, puisqu'enfin mon discours vous irrite.

GERONTE.

Non ; il faut m'éclaircir, & m'apprendre à l'instant

Qui font ces belles.

ARISTE.

Soit, je vous rendrai content.

Elles sont sœurs.

GERONTE.

Ensuite?

ARISTE, *ayant un peu rêvé.*

Elles sont de Bretagne.

GERONTE.

Fort bien.

ARISTE.

Elles partoient pour aller en campagne ;
Et fort innocemment . . . Je leurs disois adieu,
Quand vous êtes venu nous surprendre en ce lieu.
Voilà tout.

GERONTE.

Hum ! je viens pour affaire importante,
Et qui sera pour vous assez réjouissante.

ARISTE.

Le fait en quatre mots, j'ose vous en prier,
Mon Oncle.

GERONTE.

Mon neveu, je viens vous marier.

ARISTE.

Me marier ?

GERONTE.

Sans doute. Est-ce vous faire injure ?

ARISTE.

Non pas ; Mais

GERONTE.

Qui plus est, j'amène la future.

ARISTE.

Et qui ?

GERONTE.

Ma belle-fille.

ARISTE *à part.*

Ah ! me voilà perdu.

GERONTE.

Quoi ? vous êtes fâché, si j'ai bien entendu ?

ARISTE.

Point.

GERONTE.

Le parti n'est pas de ceux que l'on méprise.

ARISTE.

Il est vrai. Mais, mon Oncle, excusez la surprise.,.

GERONTE.

J'arrive de ma Terre. Entrons un peu chez vous.

Nous

Nous parlerons à fond, quand j'aurai bû deux coups.

S C E N E VII.

ARISTE seul.

Quelle vais-je devenir ? Je souffre le martire.

S C E N E VIII.

ARISTE, FINETTE.

FINETTE.

LE Marquis du Lauret tantôt vous a fait dire,
Monsieur, aiant appris à son retour chez lui,
Que vous l'aviez cherché, qu'il viendrait au-
jourd'hui
Diner avec vous.

ARISTE.

Bon ! voici nouvelle affaire.

Qu'on aille l'avertir. . .

FINETTE.

Il n'est pas nécessaire.

ARISTE.

Comment ?

FINETTE.

Il est céans.

ARISTE.

Faites-lui donc sçavoir

Que mon Oncle. . .

D 5

FI.

FINETTE.

Attendant que vous pussiez le voir,
Il est venu, Monsieur, visiter ma Maîtresse.

ARISTE.

Est-il chez elle ?

FINETTE.

Où. Le bon Marquis s'empresse,
A lui conter fleurette. Il lui fait les yeux doux :
Et même devant elle il s'est mis à genoux ;
Le tout par passe-tems, je n'en fais aucun doute,
Car vous le connoissez.

ARISTE.

D'un ris forcé. à part. à Finette.

Où, où. J'enrage. Écoute.
Va lui dire à l'instant. . . non, non, ne lui dis rien ;
Car il faut qu'avec lui j'aye un long entretien,
Et plutôt que plutôt. Je m'en vais donc me rendre. . .

FINETTE.

Etant avec Madame, il peut bien vous attendre.
Il ne s'ennuiera point.

ARISTE.

Je le crois en effet.

Mais je veux lui parler.

FINETTE.

Où ?

ARISTE.

Dans mon Cabinet.

SC E-

SCENE IX.

ARISTE seul.

MA situation est-elle assez cruelle ?
Si je n'en deviens fou, je l'échapperai belle.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS seul.

Oui, cet Oncle d'Ariste est un original.
Jamais homme ne fût plus grossier, plus
brûtal,
Je n'y scaurois tenir. Son humeur intraitable,
Avec beaucoup d'esprit, se rend insupportable.
Le flegme du neveu vient de se surpasser,
Et sa Philosophie a lieu de s'exercer.
Retournons chez Mélite, en attendant qu'Ariste
Se soit débarassé d'un entretien si triste.
Mais le voici.

SCENE II.

*ARISTE, LE MARQUIS.**ARISTE.*

MArquis, vous m'excusez, je croi,
Si mon Oncle indiscret . . .

LE

LE MARQUIS.

Vous moquez-vous de moi?
 Je n'ai que trop senti vôtre embarras extrême.
 J'entrai dans vôtre peine aussi-bien que vous-mê-
 me.

ARISTE.

Me venir rélancer jusqu'en mon cabinet!
 Crier! nous interrompre! & vous brusquer tout
 net!
 Je ne puis y penser sans en mourir de honte.

LE MARQUIS.

Avez-vous conclu?

ARISTE.

Non, nous sommes loin de compte.
 Avec la belle-fille, il prétend me lier.

LE MARQUIS.

Vous n'êtes pas si sot que de vous marier.
 Que la Philosophie est un grand avantage!
 Personne mieux que vous n'en a sçu faire usage.

ARISTE.

à part.

Il me raille; auroit-il découvert mon secret?

Au Marquis.

Il est vrai que souvent d'un ton fort indiscret
 Sur les pauvres Maris j'ai lancé la satire.

LE MARQUIS.

Comment? en leur faveur voulez-vous vous dé-
 dire?

ARI-

ARISTE.

Où; leur état commence à me faire pitié

LE MARQUIS.

Ah! Mon pauvre garçon, seriez-vous marié?
 Il court de certains bruits. . . Mais je ne puis les
 croire;

Et j'ai querellé ceux qui forgeoient cette histoire.

ARISTE.

Et vous avez bien fait; je vous suis obligé.

LE MARQUIS.

Je ne sçaurois souffrir de vous voir outragé.

ARISTE.

Outragé, dites-vous? quelle est vôtre pensée?
 Ma réputation seroit-elle blessée,
 Si je? . . .

LE MARQUIS.

Vôtre sagesse a fait un tel éclat,
 Vous avez si souvent loué le célibat,
 Vous avez tant raillé, déploré la folie
 De tout homme d'esprit qui pour jamais se lie,
 Vous avez en public si hautement fait vœu
 De vivre Philosophe, & Garçon, que pour peu
 Qu'il vous soupçonne enfin d'avoir fait le con-
 traire,
 Avec tout ce Public vous aurez une affaire.
 Filles, femmes, maris, toute sorte de gens,
 A la Ville, à la Cour, vont rire à vos dépens.

ARIS.

ARISTE.

à part.
Ils auroient bien raison. Je suis mort s'il découvre
Que je suis marié.

LE MARQUIS.

Vous voyez que je m'ouvre
Librement avec vous.

ARISTE.

Oùi, je le vois fort bien.

LE MARQUIS.

Mélite est vôtre amie, & rien de plus?

ARISTE.

Non, rien.

LE MARQUIS.

Je l'ai toujours bien dit ; & je soutiens encore
Qu'on peut vous avouer qu'on l'aime, qu'on l'a-
dore.

ARISTE.

D'un air embarrassé. *à part.*
Eh! mais... comme on voudra. Quel horrible
tourment!

LE MARQUIS.

Je vais donc vous parler tout naturellement,
Je l'aime.

ARISTE.

Vous riez.

LE MARQUIS.

Je l'adore.

ARI-

ARISTE.

Quel conte !

LE MARQUIS.

Je dis vrai.

ARISTE.

Mais tant pis ; & pour vous j'en ai honte.
 Nous sommes, vous & moi dans un cas tout pareil.
 Fuyez Méliite.

LE MARQUIS.

Non ; d'un si sage conseil,
 Cher ami, je ne puis désormais faire usage.
 J'aime, jusqu'à vouloir. . . brusquer le mariage.

ARISTE.

On se rira de vous, & moi tout le premier.

LE MARQUIS.

D'un grand bien, d'un grand nom, je suis seul hé-
 ritier ;

De choisir un parti ma famille me presse ;
 Ces prétextes sçauront excuser ma foiblesse.
 Et d'ailleurs, je suis homme à rire effrontément
 Avec ceux qui riront de cet événement.
 Trêve donc d'argumens. La chose est résoluë ;
 Et si vous m'appuiez, sera bien-tôt concluë.

ARISTE.

Qui, moi, vous appuier ?

LE MARQUIS.

Oùï, j'ai compté sur vous.

ARISTE *d'un ton en colère.*

Vous avez très-mal fait.

LE

LE MARQUIS.

D'où vient ce courroux ?
Mélite à vos conseils me paroît si soumise. . . .

ARISTE.

Je ne veux point aider à faire une sottise.

LE MARQUIS.

Voici Mélite : au moins ne la détournez point
De m'épouser.

ARISTE.

Oh ! non ; je vous promets ce point.

S C E N E III.

*ARISTE, LE MARQUIS, MELITE.*MELITE *à part.*

JE brûle de sçavoir s'il a fait confidence
Du secret au Marquis.

LE MARQUIS *à Mélite.*

J'ai rompu le silence,
Madame, & j'ai tout dit à cet ami commun.

MELITE.

Et quoi ?

LE MARQUIS.
Nôtre secret.

MELITE.

Nous n'en avons aucun
Vous & moi. Vous m'aimez, si je veux vous en
croire.

Je

Je ne vous aime point. Voilà toute l'histoire.

ARISTE à *Mélite*.

Vous ne la chargez pas d'ornemens superflus.

MÉLITE au *Marquis*.

Avez-vous quelque chose à lui dire de plus ?
Parlez.

ARISTE,

Ne cachez rien.

MÉLITE.

Qu'avez vous à répondre ?

LE MARQUIS.

Bien des choses.

MÉLITE.

Voyons.

LE MARQUIS à *Mélite*.

Et pour ne rien confondre,

Je m'en vais commencer par vous parler de lui.

J'ai soupçonné long-tems, même jusqu'aujourd'hui,

Qu'il vous aimoit, Madame, & qu'en secret peut-être

Il prétendoit à vous ; mais il m'a fait connoître

Qu'à la Philosophie uniquement soumis,

Il n'avoit que l'honneur d'être de vos amis.

Cet aveu qu'à moi-même il vient ici de faire,

Me rendra désormais un peu plus téméraire.

Mélite, pendant que le Marquis parle, regarde Ariste en levant les épaules, & il lui fait signe de se taire.

MÉLITE *bas à Ariste.*

Vous l'entendez.

ARISTE, *bas à Mélite.*

Paix donc.

LE MARQUIS *à Mélite.*

Si c'est témérité

Que de vous immoler jusqu'à ma liberté,
Que de vous protester que mon cœur ne respire
Que pour vivre à jamais sous vôtre aimable empire.

MÉLITE *veut parler, & Ariste lui fait signe de se taire.*

Quoi?...

LE MARQUIS.

Que de vous offrir, & ma vie, & mes biens,
Et de m'unir à vous par d'éternels liens;
Recevez donc enfin mes vœux & mon hommage.
Il se jette aux genoux de Mélite.

ARISTE *à part.*

Je joue ici vraiment un joli personnage.

MÉLITE *au Marquis.*

Levez-vous, finissez, ou je fors à l'instant,

LE MARQUIS.

C'est donc-là tout le prix d'un amour si constant?

ME-

MELITE à Ariste.

Vous pouvez endurer?...

ARISTE à Mélite.

Contraignez-vous de grace.

Madame, j'entrevois par tout ce qui se passe,

Qu'il vous aime ardemment, qu'il ne peut vous
toucher,Que sa poursuite est vaine, & qu'il devroit tâcher
D'éteindre un feu qui met tant de trouble en son
ame,

A moins que vous n'ayez entretenu sa flâme.

Auquel cas, entre nous, vous auriez très-grand
tort.

Cela n'est-il pas vrai?

MELITE.

J'en demeure d'accord.

Si j'ai flatté Monsieur de la moindre espérance,

Qu'il le dise.

ARISTE.

Je fors. Peut-être ma présence

L'empêche de parler librement avec vous.

MELITE.

Cette discrétion excite mon courroux.

Restez. Et vous, Marquis, expliquez-vous sans
feindre.

De cet ami commun nous n'avons rien à craindre.

Il faut qu'il sçache tout. Dites la vérité.

LE MARQUIS.

Eh bien, vous allez voir mon ingénuité.

E 2

ARI.

ARISTE, *se mettent entr'eux deux.*

Tant mieux. Pour me donner de plus sûres lumières,
 Dites si ses discours, ses regards, ses manières,
 Quand vos empressements l'obligeoient à vous
 voir,
 Ont pû dans vôtre cœur exciter quelque espoir.
 Pour bien juger, il faut d'exactes connoissances :
 Ainsi n'oubliez pas les moindres circonstances.

MELITE *dun air piqué.*

Et sçachez pour ne pas l'éclaircir à demi,
 Qu'il ni prend d'autre part que celle d'un ami,
 Tout prêt à me blâmer, tant il est juste & sage,
 Pour peu que contre moi vous aiez d'avantage.

ARISTE.

Ah! je vous en répons. Fiez-vous-en à moi.

LE MARQUIS.

Vous verrez à quel point ira ma bonne foi.

ARISTE.

Dépêchez.

LE MARQUIS.

Je dis donc sans aucun préambule,
 Que lorsque je lui fis un aveu ridicule
 Des mes feux, car il faut l'avouër franchement,
 Je sçai que je m'y pris très-ridiculement;
 Elle me répondit par un éclat de rire,
 Qui me déconcerta plus que je ne puis dire.

ARI-

ARISTE.

Passons. Jusqu'à présent elle n'a point de tort.

LE MARQUIS.

Piqué jusques au vif, je jurai, mais très-fort,
De ne la plus revoir; & quelques jours ensuite,
En sortant de chez vous, je lui rendis visite.
Je crûs qu'elle riroit d'un aussi prompt retour,
Mais d'un grand sérieux accueillant mon amour,
Elle me fit trembler, & près d'elle en silence!
Pour la seconde fois je perdis contenance.

ARISTE.

Avancez.

LE MARQUIS.

Je sortis, sans lui dire un seul mot,
Sentant que je m'étois comporté comme un sot,

ARISTE.

Ensuite?

LE MARQUIS.

Je boudai. Trois grands mois se passèrent:
Mais au bout de ce tems mes feux recommencé-
rent.

Je revins plein d'ardeur, & je parlai des mieux.
Elle me fit alors un accueil gracieux.

ARISTE *vivement à Mélite.*

Gracieux?

MELITE *en souriant.*

Tout des plus?

E 3

LE

LE MARQUIS.

Et me dit sans colère,
Que puisque j'aspirois au bonheur de lui plaire,
Elle vouloit aussi m'en donner le moïen.
Elle me fit jurer de m'en servir.

ARISTE *d'un air consterné.*

Fort bien.

LE MARQUIS.

Je promis, je jurai, sans sçavoir son idée:
Et quand mille sermens l'eurent persuadée...
Ceci va vous surprendre.

ARISTE.

Achevez promptement.

LE MARQUIS.

- „ Marquis, écoutez moi, dit-elle gravement:
 „ Quoque de tous vos soins je me tienne hono-
 rée,
 „ Je ne puis vous aimer, la chose est assurée:
 „ Mais ma sœur plus aimable, & plus belle que
 moi,
 „ Sans doute recevroit vos vœux & vôtre foi:
 „ Si vous voulez me plaire, offrez-lui l'un & l'au-
 tre;
 „ Demandez-lui son cœur, & donnez-lui le vôtre:
 „ Son mérite éclâtant bien-tôt vous charmera,
 „ Et de vôtre mémoire enfin me bannira.
 „ J'exige cet effet de vôtre complaisance;
 „ Sinon, je vous défends pour jamais ma présence,

ARI.

ARISTE.

Mais vraiment ce discours étoit plein de raison.

LE MARQUIS *vivement.*

Vos applaudissemens sont fort peu de raison.

ARISTE.

Enfin que dites-vous ?

LE MARQUIS.

Je deviens en furie
De voir que l'on m'eût fait cette superchérie.
Ce n'est pas tout encor.

ARISTE.

Quoi, pas tout, dites-vous ?
Que fait-elle de plus ?

LE MARQUIS.

Elle me rend jaloux.

ARISTE.

Et de qui ?

LE MARQUIS.

Je ne sçai. Mais enfin la cruelle
M'a juré qu'elle aimoit ailleurs. Jamais, dit-elle,
Rien ne pourra ravir son estime, & son cœur
A celui, qu'en secret elle en rend possesseur.

ARISTE *à Melite.*

Avez-vous dit celà ?

MELITE.

Je ne puis m'en défendre.

E 4

Oui,

Où, j'aime, & j'aimerai,

ARISTE *au Marquis.*

Je ne sçaurois comprendre
Que vous l'aimez encor après de tels aveux,
Vous, dont mille Beutez envain briguent les
VOEUX.

LE MARQUIS.

D'un cœur rebelle & fier l'ordinaire suplice,
C'est qu'il aime à la fin, & que l'on le haïsse.
Mais si d'elle, une fois, je puis me dégager,
Par les plus durs mépris je prétends me vanger.

ARISTE.

Hâtez-vous, croyez-moi.

MELITE.

J'aime qu'on me méprise.

LE MARQUIS.

Morbleu!... Mais j'ai tout dit : imitez ma fran-
chise.

Ariste, est-ce pour vous que je suis maltraité?

ARISTE.

Je vous laisse avec elle en pleine liberté.
Voyez si vos efforts pourront en mon absence
Attirer plus d'égards, & de reconnoissance.
Vous voulez l'épouser. Je vous jure d'honneur
Que si cela se peut, j'y consens de bon cœur.
Mais je connois Mélite; & si quelqu'un possède
Son estime, & son cœur, vous souffrez sans re-
méde,

A

A moins que résolu de n'aimer plus en vain,
 Vous n'offriez ailleurs vos vœux, & votre main.
 Vous ne pourriez mieux faire, à vous parler sans
 feindre;
 Croyez-en un ami, qui ne peut que vous plaindre.

S C E N E IV.

MELITE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

IL est sûr de son fait, & lit dans vôtre cœur,

MELITE.

Je ne lui cache rien.

LE MARQUIS.

Eh! faites moi l'honneur

De me traiter, au moins, de la même manière.

MELITE.

Non pas. Il aura seul ma confiance entière,

Un ami me suffit.

LE MARQUIS.

A parler franchement,

Un ami de la sorte a bien l'air d'un amant.

MELITE.

Soit amant, soit ami, je l'estime, l'honore,
 Et pourrois, sans rougir, aller plus loin encore.

LE MARQUIS.

A ce discours, enfin, j'ai lieu de présumer

E 5

Qu'il

Qu'il est l'heureux Mortel qui vous a sçû charmer.

MELITE.

Vous l'entendrez ainsi, si vous voulez l'entendre,
Et je ne prendrai pas le soin de m'en défendre.

LE MARQUIS.

Eh bien donc, je m'en tiens à cette opinion;
Mais je dirai sans faste, & sans présomption,
Que je crois le valoir de toutes les manières.

MELITE.

Vous avez vôtre goût, & moi, j'ai mes lumières.
Et de plus, quand un cœur consent à se donner,
Il n'examine pas, il se laisse entraîner.

LE MARQUIS.

Enfin, vous soupirez pour la Philosophie?

MELITE.

Où.

LE MARQUIS.

D'un si libre aveu; mon esprit se défie.

MELITE.

Pour armer le dépit, qui vous arrache à moi,
Je vous répète ici que mon cœur & ma foi
Ne sont plus à donner; qu'un Prince, qu'un Roi
M'aimeroit vainement; que j'estime, que j'aime
Celui, que je ferai ma gloire, mon plaisir
D'aimer, & d'estimer jusqu'au dernier soupir.

SCE-

SCENE V.

LE MARQUIS *seul.*

JE suis moins affligé de son indifférence,
 Que je ne suis surpris d'une telle constance.
 Une femme constante est un monstre nouveau,
 Que le Ciel a produit pour être mon bourreau.
 Cependant, à l'aimer mon lâche cœur persiste,
 En dépit de moi-même, & des conseils d'Ariste.
 Ne puis-je?... Ah! j'apperçois cette charmante
 sœur,

A qui Mélite veut que je donne mon cœur.
 Eh bien, offrons-le lui, non par obéissance,
 Mais par un mouvement de gloire & de vengeance.

SCENE VI.

LE MARQUIS, CELIANTE.

CELIANTE *à part.*

VOici ce fier Marquis. Je ne puis le souffrir;
 Mais je prétends son cœur, il faut le conqué-
 rir.

Il y va de ma gloire. Et je veux me contraindre,
 Pour donner à Damon un rival très à craindre.

LE MARQUIS.

Voici pour moi, Madame, un moment dangereux.

CELIANTE *à part.*

Ce début me promet un succès très-heureux.

SCE-

S C E N E VII.

LE MARQUIS, CELIANTE, DAMON, qui se tient dans l'éloignement, & les écoute, sans être aperçu.

LE MARQUIS feignant de se retirer.

JE crains de m'exposer au pouvoir de vos charmes

CELIANTE d'un air gracieux.

Ils sont trop peu brillans pour causer tant d'alarmes.

LE MARQUIS.

Déjà depuis long-temps, je l'avouë à regret,
Mon cœur vous rend, Madame, un hommage
secrèt.

CELIANTE.

à part.

Au Marquis.

Oh! je m'en doutois bien. Un penchant légitime
Pour vous, depuis long tems m'inspire de l'estime.

LE MARQUIS.

Vôtre estime, Madame, est-elle le seul prix
Qui dût récompenser un cœur vraiment épris?

CELIANTE.

Vous vous piquez, Marquis, de tant d'indifférence,
Que lorsqu'on nous estime on fait beaucoup, je
pense.

LE MARQUIS.

Mais si je me rendois à vos divins appas,
Si je vous l'avoüois?

CE-

CELIANTE.

Je ne le croirois pas.

LE MARQUIS.

Pourquoi voudriez-vous refuser de me croire?

CELIANTE *se cachant de son éventail.*

C'est que je n'oserois prétendre à tant de gloire.

LE MARQUIS.

Ah! ne rougissez point d'un si charmant aveu,
Et daignez l'achever pour prix du plus beau feu ..

CELIANTE, *minaudant.*

Eh! de grace, Marquis, finissez ce langage.
Vous feignez de m'aimer, & n'êtes qu'un volage.

LE MARQUIS.

Je vous aime, & je veux vous aimer constamment,
à part.

On ne peut pas mentir plus intrépidement.

CELIANTE.

Je n'ose vous promettre une égale tendresse;
Mais je sens que pour vous mon cœur parle, &
s'empresse:

Il me dit. . .

LE MARQUIS.

Que dit-il?

CELIANTE *à part.*

Il dit que j'ai menti.

LE MARQUIS *à part.*

Par ma foi, je la tiens.

CE-

Le Philosophe marié,

CELIANTE *à part.*

Le voilà converti.

LE MARQUIS *à part.*

Qu'une femme coquette est facile & crédule!

CELIANTE *à part.*

O! qu'un amant novice est fade & ridicule!

LE MARQUIS.

Vous venez de tomber dans les réflexions?

CELIANTE.

Je méditois *à part* sur vos perfections.

LE MARQUIS.

Et je me recrois en secret sur les vôtres.

DAMON *se jettant tout d'un coup entr'eux deux.*

Je croiois vos deux cœurs plus braves que les autres;

Mais dès le premier choc ils se rendent tous deux.

CELIANTE *à part.*

Bon. Le voilà jaloux, & c'est ce que je veux.

à Damon.

Vous avez entendu?

DAMON.

Tout ce qu'on vient de dire.

LE MARQUIS *à part.*

Mérite le sçaura, c'est ce que je désire;

Peut-être le dépit produira son effet.

à Da-

à Damon.

De vôtre précédé je suis peu satisfait.

DAMON.

Quoi, Monsieur? ...

CELIANTE *au Marquis.*

Excusez un trait de jalousie.

DAMON.

Non, je ne donne point dans cette frénésie.

CELIANTE *à Damon.*

Vous n'êtes pas jaloux?

DAMON.

Moi, jaloux? & pourquoi?

CELIANTE,

L'impudent!

DAMON.

Je n'ai point compté sur vôtre foi.

CELIANTE *à part.*

Ah, le traître!

DAMON.

Et tout homme aura peu de cervelle

S'il ose se flatter de vous rendre fidelle.

Rien n'est plus naturel que vôtre changement:

Je le vois sans douleur & sans étonnement.

CELIANTE *à part.*

Oh! je l'étranglérois.

LE

LE MARQUIS à Céliante.

Ceci me fait connoître
 Que je suis plus heureux que je ne croïois l'être.
 Et que non-seulement vous m'avez écouté,
 Mais que je vous fait faire une infidélité.
 Je vous laisse. Voyez s'il ne peut point reprendre
 Ce cœur, qui de mes feux n'avoit pû se défendre:
 Et si vous résistez à ses transports jaloux,
 Je sçai jusqu'à quel point je dois compter sur vous.

S C E N E VIII.

DAMON, CELIANTE.

DAMON.

L vous a démêlée.

CELIANTE.

Eh bien, que vous importe?
 De quel droit osez-vous m'épier de la sorte?
 Je vous ai commandé, si je m'en souviens bien,
 D'éviter ma présence, & vous n'en faites rien.
 Même avec le Marquis vous osez me surprendre!
 Et lorsque je m'efforce à lui faire comprendre
 Que c'est le brusque effet d'un amour en courroux,
 Vous vous donnez les airs de n'être point jaloux?

DAMON.

Non, j'en le suis point, je vous le dis encore.

CELIANTE *en colère.*

Comment?

DA-

DAMON.

Quand le Marquis jure qu'il vous adore,
Il vous trompe à coup sûr. Quand vous juriez ici
De répondre à ses vœux, vous le trompiez aussi.
Devois-je être jaloux de cette Comédie?

CELIANTE.

Et comment sçavez vous tout cela, je vous prie?
Etes-vous donc le seul que je puisse charmer?

DAMON.

Non pas. Mais le Marquis ne sçauroit vous aimer.

CELIANTE.

La raison?

DAMON.

La raison?

CELIANTE.

Oui.

DAMON.

Votre caractère
Ne peut lui convenir. Le sien ne peut vous plaire.

CELIANTE.

Et moi, je vous soutiens qu'il m'aime à la fureur.

DAMON.

Je vous dirai bien plus. C'est qu'une autre a son
cœur.

CELIANTE.

Et qui donc, s'il vous plaît?

F

DA.

DAMON.

Vôtre seur elle-même,

CELIANTE.

Ma seur? quel conte!

DAMON.

Non; je vous jure qu'il l'aime.

CELIANTE.

Je ne le sçaurois croire, & vous jurez en vain.

DAMON.

Tout comme il vous plaira; mais le fait est certain.

CELIANTE.

Et pourquoi vient-il donc me dire qu'il m'adore?
Me presser de l'aimer?

DAMON.

Pour ce point, je l'ignore.

A moins que le dépit de se voir rebuté,
A vous offrir son cœur ne l'ait enfin porté.
De ce mystère-ci voulez-vous être instruite?
Allez sur ce sujet interroger Mélite:
Elle confirmera ce que jé vous ai dit.

CELIANTE.

Le Marquis m'aimeroit seulement par dépit?
Il m'offriroit un cœur rebuté par un autre?
Est ce son sentiment? Seroit ce aussi le vôtre,
Qu'on ne puisse m'aimer qu'au refus de ma seur?

DAMON.

Eh! délibère t-on quand on donne son cœur?

Il se donne lui-même, & nous fait violence.
 Ai-je fait à vos yeux la moindre résistance ?
 Ne m'ont-ils pas charmé dès le premier moment ?

CELIANTE.

Pour vous, si vous m'aimez, c'est inutilement.
 Je ne puis vous souffrir.

DAMON.

Votre bouche l'affure ;
 Mais votre cœur vous dit que c'est une imposture.

CELIANTE.

Et ma bouche, & mon cœur sont d'accord là-dessus.

DAMON.

Vous l'avez dit cent fois, mais je ne le crois plus.

CELIANTE.

Peut-on à cet excès pousser la confiance ?

DAMON.

Mais consultez-vous bien. Vous gardez le silence ?

CELIANTE.

Vous n'avez plus le don de me persuader.
 N'avons-nous pas rompu ?

DAMON.

Pour nous racominoder.

CELIANTE.

Pour nous raccommoder ? Je n'en ai point d'envie.

DAMON.

Et moi, je crois qu'au fond vous en seriez ravié.
Malgré tous vos écarts, vous m'aimez constam-
ment,

Et le Ciel m'a formé pour être vôtre amant.
Il falloit être moi pour avoir le courage
De dompter vôtre cœur par un constant hom-
mage,

Pour se donner le tems d'être persuadé
Qu'il n'a jamais de part à vôtre procédé,
Qu'il est bon, généreux, sans fiel, sans artifice,
Et même très-fidèle, en dépit du caprice.

CELIANTE.

Je ne sçais où j'en suis. Son air & ses discours...

Damon lui baise la main.

Ah! traître! malgré moi tu triomphes toujours.

S C E N E IX.

ARISTE, MELITE, CELIANTE,
DAMON.

ARISTE à *Mélite.*

NON, ne me faites point une telle demande.
Aïez le procédé que je vous récommande.
Remettez vous, de grace, & retenez vos pleurs.

MELITE.

Quoi? prête d'essuyer le plus grand des malheurs,
Vous voulez que je sois, & muette & tranquille?

ARI.

ARISTE.

Ah! je vais devenir la fable de la Ville.

DAMON.

De quoi s'agit-il donc?

MELITE.

Son Oncle est arrivé.

CELIANTE.

Voiez le grand malheur! quant à moi, j'ai trouvé
Le moien le plus prompt pour vous tirer d'affaire,
Et celà tout d'un coup.

ARISTE.

Voions, que faut-il faire?

CELIANTE.

Lui dire, sans tenir d'inutiles propos,
Qu'il s'aille proméner, & vous laissez en repos.

ARISTE.

J'attendois ce conseil d'une aussi bonne tête.

MELITE.

Mais vous ne savez pas le tourment qu'il m'a-
prête,

Ma sœur?

CELIANTE.

Et quel tourment?

MELITE.

Il veut le marier.

CELIANTE *riant.*

Tout de bon? Ce trait-la me paroît singulier.

MELITE.

Et de plus. . .

CELIANTE.

Ecoûtons. Cette histoire est divine.

MELITE.

Il est allé chercher celle qu'il lui destine,
Une enfant de treize ans, belle comme le jour.

S C E N E X.

GERONTE, ARISTE, MELITE,
CELIANTE, DAMON.GERONTE *à Ariste.*O H ça, mon cher neveu, me voici de retour.
Dépêchons, & venez saluer vôtre femme.
à Céliante.

Ah, ah! je vous croïois déjà bien loin, Madame.

ARISTE *à Mélite.*

Dites que le départ est différé.

MELITE.

Pourquoi?

ARISTE *à Mélite.*

Vous le sçaurez tantôt.

GERONTE.

Vous m'avez dit, je croi,
Que

Que ces Dames étoient toutes deux de Brétagne,
Et qu'étant sur le point d'aller à la campagne....

DAMON à Geronte.

Un petit accident retarde leur départ ;
Mais elles partiront dès demain au plûtard.

GERONTE.

Le plûtôt vaut le mieux. Leur présence me cho-
que.
C'est m'expliquer, je crois, sans aucune équivo-
que.

CELIANTE à Geronte.

Pour répondre, Monsieur, à ce doux compliment,
Vôtre odieux aspect nous choque également.

à Ariste.

Adieu. Vous, mettez fin à tout ce beau mystère,
Ou je ne répons pas que je puisse me taire.

S C E N E XI.

GERONTE, ARISTE.

GERONTE.

Qu'entend-elle par-là ?

ARISTE.

Rien. C'est que sa raison

Quelquefois....

S C E N E XII.

GERONTE, ARISTE, PICARD.

PICARD à Ariste.

UN Monsieur, appelé Lisimon,
Vient d'entrer, & me suit.

ARISTE.

Qu'entends-je? quoi, mon Père?

PICARD.

A ce qu'il dit, au moins.

ARISTE à Part.

Ciel!

GERONTE.

Mon vieux fou de frère!

Ah! nous voilà fort bien.

ARISTE.

Mon Oncle! s'il vous plaît,

Ne le maltraitez point.

GERONTE.

Comment? quel intérêt

Y prenez-vous?

ARISTE.

Tout franc, la demande est fort bonne.

Celui de respecter, & d'aimer sa personne.

SCE-

S C E N E XIII.

LISIMON, GERONTE, ARISTE.

LISIMON *embrassant Ariste.*

AH, mon fils, quel plaisir je sens de vous re-
voir!

ARISTE.

Vous m'avez prévenu, j'allois vous recevoir.

GERONTE *à Lisimon.*

Eh bien, que voulez-vous?

LISIMON.

Il m'est permis, je pense,
De venir voir mon fils.

GERONTE.

Eh! l'on vous en dispense.

à Ariste.

Il ne vient de si loin que pour vous pressurer.

ARISTE *à Geronte.*

Sa visite en tout tems ne peut que m'honorer.

Pouvez-vous à ce point mortifier un frere?

Vous me percez le cœur. Songez qu'il est mon
Pere,

Que bien qu'il m'ait trouvé bon fils jusqu'aujourd'hui,
d'hui,

Je ne pourrai jamais m'acquitter envers lui.

LISIMON.

Je reconnois mon frere & mon fils tout ensemble.

F 5

Que

Que le Ciel vous bénisse : & puisqu'il nous rassemble,
ble,

Mon fils, de ce bonheur je veux me réjouir,
Sans que sa dureté m'empêche d'en jouir

GERONTE à *Lisimon.*

Vos bénédictions seront son seul partage.

ARISTE à *Geronte.*

J'en fais bien plus de cas que de vôtre héritage.
Mon Oncle, à son égard soiez plus circonspect,
Ou bien vous me verrez vous manquer de respect.

GERONTE.

Philosophe imbécille ! Un Père d'ordinaire
A son fils tout au moins fournit le nécessaire :
Ici tout au rebours. Le fils depuis dix ans...

LISIMON.

Je suis plus glorieux de vivre à ses dépens,
Que s'il vivoit aux miens. Oûi ma vive tendresse
Se complait à le voir l'appui de ma vieillesse :
Sentimens inconnus à vôtre mauvais cœur.

GERONTE.

Mais qui vous a rendu si pauvre ?

LISIMON.

Mon honneur.

GERONTE.

Jargon qu'on n'entend point quoiqu'il frappe l'o-
reille.

LISIMON.

Mais celui de profit vous frappe & vous réveille.
GE.

GERONTE.

Avant le point du jour.

LISIMON.

Moi dans ma pauvreté

J'ai songé qui j'étois, & me suis respecté.

Des malheurs imprévus ont causé ma ruine,

Sans me faire oublier une noble origine.

Mais vous, vous avez fait, devenu Financier,

D'un pauvre Gentil-homme, un riche Roturier.

GERONTE.

Ah! vous voilà bien gras avec vôtre chimère!

Pour vous, le Roturier fait l'office de Père.

A ce fils bien-aimé vous ne laisserez rien;

Et moi, je le marie, & lui laisse un gros bien.

Blesseraï-je par-là vôtre délicatesse?

LISIMON.

Non. L'action est belle, & vous rend la noblesse.

Mais qui lui faites vous épouser?

GERONTE.

Un parti,

Avec qui nôtre sang sera bien assorti;

C'est la fille, en un mot, de ma défunte femme.

LISIMON.

Je ne puis qu'applaudir; car c'étoit une Dame

D'un très-illustre nom, comme feu son époux.

Pour former ce lien, réconcillions-nous,

Mon frère. Et vous, mon fils, soïez sûr que ma

joie

Est

Est égale au bonheur, que le Ciel vous envoie.

ARISTE,

Un obstacle invincible en empêche l'effet.

LISIMON.

Point d'obstacle, mon fils, je suis trop satisfait.

ARISTE.

Mais la fille est si jeune; & vous sçavez. . . .

GERONTE,

Ventrebleu, mon neveu, craignez vous qu'à son
J'enrage.
 âge. . .

LISIMON.

Sottise! pour la nôce allons tout préparer.

ARISTE.

Il ne manquoit que lui pour me désespérer.

FIN DU TROISIEME ACTE.



AC-

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ARISTE seul.

Dans mes sombres chagrins quel parti dois-je
prendre?
J'ai mille mouvemens. Auquel faut-il me
rendre?

Si je forme un projet, un autre le détruit.
La raison m'abandonne, & le trouble me suit.
De tant d'objets divers mon ame est obsédée,
Qu'à force de penser elle n'a plus d'idée.
Pour calmer mon esprit, je fais ce que je puis,
Je ne sçais où je vais; je ne sçais où je suis.

SCENE II.

ARISTE, LISIMON.

LISIMON.

JE vous cherchois, mon fils.

ARISTE.

Quel sujet vous amène?

LISIMON.

En nous quittant si-tôt vous m'avez mis en peine,

ARISTE.

J'étois indisposé.

LI.

LISIMON.

Pendant tout le repas
 J'ai bien vû qu'avec nous vous ne vous plaissiez pas.
 Quelqu'important sujet vous gêne, & vous appli-
 que.

Je vous trouve rêveur, sombre, mélancolique,
 Vous que j'ai toujours vû d'une aimable gaité,
 Qui faisoit rechercher vôtre société.
 Nous n'avons pû tirer un mô de vôtre bouche,
 Et vôtre Oncle, qu'au fond rien n'afflige & ne
 touche.

Quoique souvent pour rien il se mette en cour-
 roux,

Lui même me paroît fort en peine de vous.
 Ouvrez-moi vôtre cœur. Qu'est-ce qui vous affli-
 ge?

ARISTE.

Rien.

LISIMON.

Vous me trompez.

ARISTE.

Moi?

LISIMON.

Vous me trompez, vous dis-je.
 Si vous êtes fâché de me voir de retour,
 je suis prêt à partir avant la fin du jour.

ARISTE.

Moi fâché de vous voir? ô Ciel, quelle injustice!
 Avoir un tel soupçon, c'est me mettre au supplice.
 Que

Que j'expire à vous yeux, s'il est plaisir pour moi
Plus grand, que le plaisir que j'ai quand je vous
vois.

LISIMON.

Je vous crois. Cependant d'où vient cette tristesse ?
Quelque foudoi secret vous ronge & vous oppresse.

ARISTE.

Cela se peut.

LISIMON.

Pourquoi me parler à demi ?
Suis-je pas vôtre Pere, & de plus, vôtre ami ?
Oui, vôtre ami, mon fils, & j'ai bien lieux de l'être
D'un fils, dont le bon cœur s'est fait si bien con-
noître,
D'un fils, de qui l'amour, de qui les tendres soins
Ont, depuis si long-tems prevenu mes besoins.

ARISTE.

Vous me rendez confus. Mais si j'ai pû vous plaire,
En ne faisant pour vous que ce que j'ai dû faire,
J'en veux la récompense.

LISIMON.

Et quoi ?

ARISTE.

C'est d'obtenir

Que vous n'en rappelliez jamais le souvenir.

LISIMON.

Soit ; je satisfairai vôtre ame généreuse.

Je

Je m'en fais une Loi qui m'est bien onéreuse :
 Mais à condition (je suis ami prudent)
 Que vous me choisirez pour votre Confident.

ARISTE.

Eh bien, sous le ferez. Votre bonté décide. . .
 Mais quand je veux parler, mon respect m'intimide.

LISIMON.

Est-ce ainsi qu'on en use avec un ami sûr ?
 Tout franc, ce procédé me paroît un peu dur.

ARISTE.

Ah ! ne me blâmez point, & plaignez-moi.

LISIMON.

Je gage
 Que ce trouble est l'effet de votre mariage.

ARISTE *à part.*

Quel mariage ? ô Ciel, sçauroit-il mon secret ?

LISIMON.

Celui qu'on vous propose.

ARISTE.

Il m'allarme en effet.

LISIMON.

Je m'en suis aperçû sans vouloir vous le dire.
 Avançons. Avotiez que votre cœur soupire.
 Pour quelqu'autre Beauté ?

ARISTE.

Sans doute.

LISIMON.

Apparemment
Que vous êtes lié par quelqu'engagement ?

ARISTE.

Si jamais on le fût.

LISIMON.

Ce contre-tems m'afflige.
Mais n'importe, achevez.

ARISTE.

Je ne puis.

LISIMON.

Je l'exige.
Vous dévorez des pleurs qui coulent malgré vous !
Vous pâlissez ! pourquoi vous mettre à mes gé-
noux ?
Mon fils, j'approuve tout. L'objet qui vous en-
flâme

Est digne de vous ?

ARISTE.

Oui.

LISIMON.

Quel est-il ?

ARISTE.

C'est ma femme.

LISIMON.

Vôtre femme ! Comment ! vous êtes marié ?

G

ARI.

ARISTE.

Par un secret hymen vous me trouvez lié.

LISIMON.

Je reçois cet aveu plus en ami qu'en Père.
Mais pourquoi jusqu'ici m'en avoir fait mystère ?

ARISTE.

J'ai consulté l'amour, & non l'ambition.
Et me suis marié par inclination.
J'ai fait choix d'une aimable & jeune Demoiselle
Qui n'avoit d'autre bien que celui d'être belle.
Vous pouviez m'en blâmer. Ainsi, quoiqu'à re-
gret,
A vous, comme au Public, j'en ai fait un secret.

LISIMON.

A t'elle un bon esprit ? est elle douce, sage ?

ARISTE.

Où.

LISIMON.

Vous avez donc fait un très-bon mariage,

ARISTE.

Ah ! vous me ravissez par ce trait de bonté :
Et je suis à présent comme ressuscité.

LISIMON.

Où loge-t'elle ?

ARISTE.

Ici, chez une vieille Dame,

En

En qualité de Nièce ; & la sœur de ma femme,
Qu'époufera Damon demeure aussi céans.

LISIMON.

Il s'agit d'inventer quelques expédiens
Pour amuser vôtre Oncle. Et nous devons tout
faire

Afin de lui cacher quelque tems cette affaire ;
Car cet homme, à coup sûr la désapprouvera,
Et croiant vous punir, vous déshéritera.

ARISTE.

Il est vrai.

LISIMON.

Feignez donc, & jappuierai la chose,
Que rien ne met obstacle à l'himen qu'il propose.
Promettez d'épouser : mais demandez du tems.
Et pendant ce délai nous tâcherons....

ARISTE.

J'entends.

LISIMON.

Quand les affaires sont prudemment disposées,
On peut concilier les choses opposées.
Mais j'apperçoi mon frere, agissons de concert,

S C E N E III.

LISIMON, GERONTE, ARISTE.

GERONTE.

VOUS moquez-vous de moi, vous lever au des-

sert,

G 2

Et

Et pour me planter-là, sortir l'un après l'autre ?

à Ariste.

à Lisimon.

Si vous étiez mon fils. . . . Mais morbleu, c'est le

vôtre

Il vous ressemble en tout, & j'en suis bien fâché.

LISIMON.

Le terme est un peu rude.

GERONTE.

Oh! puisqu'il est lâché,

Je ne m'en dédis point.

LISIMON.

Soit. Nous étions ensemble

Pour voir . . .

GERONTE.

Est-ce ma faute, à moi, s'il vous ressemble ?

LISIMON.

Non, c'est la mienne. Il faut . . .

GERONTE.

Il faut qu'il soit poli.

Et qu'il m'imité, moi.

LISIMON.

Sans doute.

GERONTE *à Ariste.*

Est-il joli,

Quand on traite quelqu'un, de s'ennuyer à table,
D'en sortir le premier; & . . .

ARI-

ARISTE.

Je suis excusable ,

Car

GERONTE.

Exposer un Oncle , un Oncle , tel que moi ,
A s'ennuyer tout seul.

LISIMON.

Il a tort.

GERONTE.

Quand je boi ,
Je veux qu'on me seconde , ou bien je boi de rage.

LISIMON.

Mon frere , nous parlions de nôtre mariage.

GERONTE.

A demain , mon neveu , si non deshérité.

ARISTE.

Mais différez , du moins . . .

GERONTE.

Le fort en est jetté.

LISIMON.

Sommes-nous si pressez ?

GERONTE.

Oh ! la lenteur m'affomme.

Veut-on ? ne veut on pas !

ARISTE *à part.*

Quel insupportable homme !

G 3 .

GE.

GERONTE.

Les Parens d'un Marquis, riche, bien à la Cour,
 Et même Gentil-homme, écrivent chaque jour
 Au frere de ma femme, à toute la famille,
 Pour faire un mariage avec ma belle-fille.
 Je n'ai jusqu'à présent voulu rien écouter,
 Mais morbleu, gardez-vous de me mécontenter.
 Sinon, je pourrois bien leur donner audience,

ARISTE.

Et bien, mon Oncle, il faut faire cette alliance.

LISIMON.

Non: Ariste a dessein de vous complaire en tout.
 Mais lorsque d'une affaire on veut venir à bout...

GERONTE.

Qu'allez vous nous chanter, l'homme aux bel-
 les maximes?

LISIMON.

Que vos intentions sont bonnes, légitimes.
 Et sans doute mon fils semble avoir un peu tort
 De ne pas se résoudre à les suivre d'abord;
 Mais c'est un Philosophe.

GERONTE.

Oùi, morbleu, dont j'enrage
 Qu'est ce qu'un Philosophe? un fou, dont le
 langage
 N'est qu'un tissu confus de faux raisonnemens;
 Un esprit de travers, qui par ses argumens,
 Prétend en plein midi faire voir des Etoiles,
 Tou-

Toujours après l'erreur courant à pleines voiles,
 Quand il croit follement suivre la vérité ;
 Un Bavard, inutile à la société,
 Coeffé d'opinions, & gonflé d'hyperboles,
 Et qui vuide de sens, n'abonde qu'en paroles.

ARISTE.

Modérez, s'il vous plaît, cette injuste fureur.
 Vous êtes, je le vois, dans la commune erreur.
 Vous peignez un Pédant, & non un Philosophe.

GERONTE.

Mais je les crois tous deux taillez en même étoffe.

ARISTE.

Non. La Philosophie est sobre en ses discours,
 Et croit que les meilleurs sont toujours les plus
 courts ;

Que de la vérité l'on atteint l'excellence
 Par la réflexion, & le profond silence.
 Le but d'un Philosophe est de si bien agir,
 Que de ses actions il n'ait point à rougir.
 Il ne tend qu'à pouvoir se maîtriser soi-même :
 C'est-là qu'il met sa gloire, & son bonheur suprême,
 Sans vouloir imposer par ses opinions,
 Il ne parle jamais que par ses actions.
 Loin qu'en systèmes vains son esprit s'alambique,
 Etre vrai, juste, bon, c'est son système unique.
 Humble dans le bonheur, grand dans l'adversité,
 Dans la seule vertu trouvant la volupté,
 Faisant d'un doux loisir ses plus chères délices,
 Plaignant les vicieux, & détestant les vices.

Voilà le Philosophe. Et s'il n'est ainsi fait,
Il usurpe le nom, sans en voir l'effet.

GERONTE.

Etes-vous fait ainsi ?

ARISTE.

Non : mais j'aspire à l'être.

LISIMON.

Mon fils gagne toujours à se faire connoître.
Il est donc Philosophe, ainsi que je disois :
Et voilà la raison sur quoi je me fondeis
Pour vous représenter qu'en fait de mariage,
Rien ne l'empêcheroit d'agir en homme sage.
Or le sage

GERONTE.

Or le sage est différent de vous.
Je soutiens, moi, qu'il faut être le Roi des foux,
Pour se faire prier d'épouser une fille,
Jeune, riche héritière, & de noble famille.

LISIMON.

Donnez-lui quelque temps pour se déterminer.

GERONTE.

Si le parti convient, à quoi bon lanterner ?

ARISTE.

Votre fille me hait.

LISIMON.

Souffrez qu'avec adresse
Il cherche les moyens de gagner sa tendresse.

GE-

Soit.

GERONTE.

LISIMON.

A la fin....

GERONTE.

Cela se peut faire en un jour.

ARISTE.

Je ne sçai pas si tôt inspirer de l'amour,
Sur-tout, lorsque l'on marque autant de repu-
gnance...

LISIMON.

Ne lui donner qu'un jour! vous vous moquez, je
pense?

GERONTE.

Combien lui faut-il donc?

LISIMON.

Au moins, un ou deux mois.

GERONTE *s'en allant.*

Elle fera Marquise.

LISIMON.

Attendez.

GERONTE.

Une fois,

Deux fois, la voulez-vous?

LISIMON.

Oùï, mais la fantaisie...?

G S

GE

GERONTE.

Je lui donne huit jour par pure courtoisie.

ARISTE.

Ah! le terme est trop court.

LISIMON.

Mais il faut l'accepter,
Et pour vous faire aimer tâcher d'en profiter.

GERONTE à *Ariste.*

A huit jours donc la nôce.

ARISTE.

A huit jours.

GERONTE.

Sans remise,

Ou je vous ferai cher paier vôtre sottise.
Adieu.

S C E N E IV.

LISIMON, ARISTE,

LISIMON.

Puisqu'au délai nôtre homme a consenti,
De ce Brûtal enfin nous tirerons parti.
Mais quel est ce Marquis, pour lequel on le presse?
Il faut, pour le sçavoir, user ici d'adresse.
J'espère y réussir. Pour en venir à bout,
J'attendrai qu'il se calme; alors je saurai tout.
Puis ensuite appuiant le parti qu'on propose,
Peut-être je pourrai faciliter la chose.

Si

Si j'amène vôtre Oncle au point où je le veux,
Rien ne vous manquera pour être très-heureux.
Ne craignant plus de perdre un fort gros héritage,
Vous vous déclarerez sur vôtre mariage.

ARISTE.

Non, vraiment.

LISIMON.

Er pourquoi?

ARISTE,

Je l'avouë à regret,
Tout mon bonheur consiste à garder le secret.

LISIMON.

Et quel sujet encor pourra vous y contraindre?
Si vôtre Oncle se rend, qu'aurez-vous plus à
craindre,

Dites-moi?

ARISTE.

Ce n'est pas mon Oncle que je crains ;
C'est le Public : c'est lui pour qui je me contrains.

LISIMON.

Le Public ? Pour le coup, vôtre discours m'étonne.
Avez-vous épousé, mon Fils, une personne,
Dont le nom, la conduite, où quelqu'autre sujet,
Vous forcent à cacher ce que vous avez fait ?

ARISTE.

Elle est d'un sang illustre ; elle est belle, elle est sage ;
Et l'on ne peut rien dire à son desavantage.

LI-

LISIMON.

Pourquoi de vôtre hymen êtes-vous donc honteux?

ARISTE.

Pourquoi? c'est qu'il me donne un ridicule affreux.
Tous ceux que j'ai raillez, vont railler sur mon
compte.

Tôt ou tard je vaincrai cette mauvaise honte.

Aidez-moi maintenant à cacher mon secret.

J'appréhende, sur-tout, un Marquis du Lauret,
Railleur impitoiable, amoureux de ma femme.

LISIMON.

Amoureux?

ARISTE.

Oüi. Jugez de l'état de mon ame.

J'aime mieux le souffrir, le voir à ses genoux,
Que de me déclarer en qualité d'époux.

LISIMON.

Le cas est tout nouveau.

ARISTE.

Dites même bizarre.

Mais permettez du moins, que je ne me déclare,
Qu'après que ce Marquis aura pris femme aussi,
Et que je me ferai retiré loin d'ici.

LISIMON.

Pourquoi vous retirer?

ARISTE.

C'est un point nécessaire:

Car

Car pour vous achever un aveu si sincère,
 Je n'oserai jamais au milieu de Paris
 Figurer à mon tour au nombre des maris.

LISIMON.

Je ne sai si je dois vous blâmer, ou vous plaindre:
 Mais pour l'amour de vous je veux bien me con-
 traindre.

A suivre vôtre plan: & je vais tout tenter,
 Pour vous servir, mon fils, sans rien faire éclâter.

S C E N E V.

ARISTE seul.

IL s'agit maintenant d'y disposer Mélite,
 Et ma Belle-sœur.

S C E N E VI.

*ARISTE, MELITE, CELIANTE,
 FINETTE.*

C E L I A N T E.

Oui, son procédé m'irrite,
 Jen veux avoir raison.

M E L I T E.

Modérez ce courroux,
 Peut-être a-t-il dessein de se donner à vous.

C E.

CELIANTE.

Qu'il m'adore, s'il veut; je le hais, le déteste.
Me croïez-vous donc fille à prendre vôtre reste?

ARISTE.

De qui parlez-vous là?

MELITE.

Nous parlons du Marquis.

CELIANTE.

M'adorer par dépit! Ah le trait est exquis!
Je voudrois bien savoir si, sans extravagance,
Queiqu'un vous peut sur moi donner la préférence!
Pour vous offrir ses vœux, ma sœur, plutôt qu'à
moi,

Il faut être imbécile, ou Philosophe.

ARISTE.

Eh quoi

Toujours desobligeante? Est elle criminelle
Si quelqu'un près de vous ose la trouver belle?

MELITE.

Me voïez-vous ma sœur chercher des soupirans;
Ou pour vous les ôter m'offrir à leur encens?
Faut-il même avouer pour vous rendre contente,
Que mes traits font horreur, que vous êtes char-
mante?

Je le déclarerai devant qui vous voudrez,
Et tout autant de fois que vous exigerez.

CELIANTE.

Ce seroit là nous rendre une égale justice;
Mais

Mais je n'exige point un pareil sacrifice.
Ne parlez point pour moi ; mes traits parleront
mieux

A quiconque a du goût, de l'esprit & des yeux.
Quant à notre Marquis, c'est chose très-constante,
Que j'ai dû plus que vous lui paroître charmante ;
Etant homme de Cour & parfait connoisseur,
Il m'offense en osant me préférer ma sœur,
Pour s'arracher à vous, il m'offre son hommage,
Me le fait agréer ; & c'est un double outrage
Qui me pique à tel point, que je m'en vangerai.

ARISTE.

Et de quelle façon ?

CELIANTE.

Je lui déclarerai

Qu'il a parfaitement l'honneur de me déplaire.

ARISTE *riant.*

Il sera fort touché d'un aveu si sincère.

CELIANTE.

Que si c'est par dépit qu'il s'est offert à moi ?
C'est par dépit aussi que j'ai reçu sa foi.

ARISTE *riant.*

Bon !

CELIANTE.

Que ma sœur, bien loin de répondre à sa flâme,
Le méprise.

ARISTE.

Fort bien.

Et qu'elle est vôtre femme.

ARISTE

ARISTE *effrayé.*

J'ai des raisons encore pour cacher mon secret,
Et principalement au Marquis du Lauret,

MELITE.

Quelle obstination! votre Oncle, & votre Père
Veulent vous marier, est-il tems de vous taire?

ARISTE.

Sur cet article-là ne vous allarmez pas.
Je trouverai moien de sortir d'embaras.

MELITE.

Quoi? sans vous expliquer sur nôtre mariage?

ARISTE.

Si vous m'obéissez, c'est à quoi je m'engage.

MELITE.

J'obéirai, pourvû que vous juriez aussi.
D'empêcher le Marquis de revenir ici.

ARISTE.

Moi l'empêcher? Comment? que pourrai-je lui
dire?

MELITE.

Que je suis vôtre femme.

ARISTE.

Il n'est point de martyr
Que je n'aimasse mieux mille fois endurer,
Que de prendre sur moi de le lui déclarer,

MELITE.

Et bien, pour ne vous faire aucune violence,
Permettez qu'au Marquis j'en fasse confidence.

ARI.

ARISTE.

N'est-ce pas même chose ? Et dès qu'il me verra. . .

CELIANTE.

Voyez le grand malheur quand il vous raillera
Mon cher beau-frere, autant que je puis m'y con-
noître,

Vous êtes marié, mais très-honteux de l'être.

MELITE.

Prenez vôtre parti, le Marquis vient à vous.

CELIANTE.

Je sens à son aspect redoubler mon courroux.
Ma langue se revolte, & n'est plus retenuë.

ARISTE.

C'en est fait, je voi bien que mon heure est venuë.

S C E N E VII.

MELITE, CELIANTE, ARISTE,
LE MARQUIS, FINETTE.

LE MARQUIS *après les avoir observez
quelque tems.*

PLUS je vous considère avec attention,
Plus je vois que je cause ici d'émotion.

Regardant Mélite.

L'une baisse les yeux & paroît interdite.

Regardant Céliante.

L'autre me fait sentir que mon aspect l'irrite.

H

Fi.

Finette sous ses doigts sourit malignement.
 Ariste consterné rêve profondément.
 Chaque attitude est juste, énergique, touchante ;
 Et vous formez tous quatre un tableau qui m'en-
 chante.

FINETTE.

Il ne nous manque à tous que la parole.

LE MARQUIS.

Eh bien ?

Ne finirons nous point ce muet entretien ?
à Mélite.

Pour la dernière fois écoutez-moi, Madame.
 Je ne veux plus ici vous parler de ma flâme.
 J'approuve les mépris dont vous m'avez payé.

ARISTE *à part.*

Le traître a découvert que je suis marié.

MELITE.

Je ne demande point quel motif vous inspire.
 Si vous ne m'aimez plus, c'est ce que je désire ;
 Et si ma sœur à pû causer ce changement,
 Vous ne pouviez me faire un aveu plus charmant.

S C E N E VIII.

ARISTE, LE MARQUIS, CELIANTE,
 FINETTE.

CELIANTE.

EN tout cas, s'il est vrai comme je dois le croire,
 Que mes charmes aux siens arrachent la vi-
 ctoire,

Mon cher petit Marquis, soiez bien averti
 Que vous prenez encor un plus mauvais parti,
 Pour être un pis aller je ne fus jamais faite,
 Adieu, vous m'entendez, & je suis satisfaite.

S C E N E IX.

ARISTE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS *riant.*

L'Incartade est plaisante, & me réjouit fort.

ARISTE.

On peut trouver moyen de vous mettre d'accord.

LE MARQUIS.

Laissons lui le plaisir de faire la cruelle
 Si je veux m'engager, ce n'est pas avec elle.

ARISTE.

Quoi donc? voudriez vous enfin vous marier?

LE MARQUIS.

Oùi, mon cher, & de plus je vais le publier,
 Afin que les Rieurs se dépêchent de rire,
 Et que, la nôce faite, ils n'ayent plus rien à dire:
 Je ferai sur moi-même, un couplet de chanson,
 Pour animer leur verve, & leur donner le ton.

ARISTE.

Le projet est hardi, mais il est raisonnable.

LE MARQUIS.

N'est-il pas vrai? Pour moi, je le tiens préférable

H 2

Au

Au parti que prendroit un homme tel que nous
 De faire le plongeon pour éviter les coups.
 Vous, par exemple, vous, dont la veine comique
 Aux dépens du beau sexe a paru si caustique,
 Ne conviendrez-vous pas si par quelque retour
 Vous vous avisez... là... de prendre femme un
 jour,
 Et que vous voulussiez cacher ce mariage,
 Que vous jouiriez alors un fort sot personnage?

ARISTE.

Ah! très-sot en effet. Mais enfin dites-moi.
 Quel est l'objet, qui va recevoir votre foi?

LE MARQUIS.

Une Enfant de treize ans. Cela doit vous surpren-
 dre:

Mais ce n'est encor rien. Et vous allez apprendre
 Un fait qui causera votre admiration.
 J'épouse cette enfant par procuration.
 Mon Oncle, dont j'attends une fortune immense,
 Depuis long-tems sous main traite cette alliance,
 Et veut que sans tarder l'Hymen soit contracté.
 Il trouve seulement une difficulté,
 Qui ne lui paroît rien cependant.

ARISTE.

Quelle est-elle?

LE MARQUIS.

Eh mais... C'est que celui de qui dépend la belle,
 Refuse absolument de me la donner.

ARISTE.

Bon!

LE

LE MARQUIS.

On m'assure pourtant qu'il peut changer de ton,
 Et que son frere aîné plus doux & plus docile,
 Apprenant ce projet, le rendra plus facile.
 Voilà ce qu'on me vient de dire en ce moment.

ARISTE.

Je ne puis revenir de mon étonnement.
 Ou je me trompe fort, ou mon Oncle, & mon
 Père
 Sont assurément ceux sur qui roule l'affaire.
 Il s'agit du parti qui m'étoit destiné.

LE MARQUIS.

Ma foi, du premier coup vous l'avez deviné.
 Nous voilà donc Rivaux. L'aventure est cruelle!

ARISTE.

Oh non; de tout mon cœur je vous cède la belle.

LE MARQUIS *en sôûriant.*

J'admire cet excès de générosité!
 La fille est-elle aimable?

ARISTE.

Oh! c'est une beauté.

LE MARQUIS.

A-t-elle de l'esprit, dites-moi?

ARISTE.

Comme un Ange.

LE MARQUIS.

Et vous la refusez?

ARISTE.

Oùi.

H 3

LE

LE MARQUIS.

Vous êtes étrange!
Et si vôtre Oncle va me donner tout son bien?

ARISTE.

Qu'il me laisse en repos, & je n'y prétends rien.

LE MARQUIS.

Malgré cela pourtant je regrette Mélite.

ARISTE.

Vous vous exagérez un peu trop son mérite.
Pour moi, je n'y vois rien qui soit si merveilleux.

LE MARQUIS.

On vous soupçonne fort d'avoir de meilleurs yeux.
Non, Mélite jamais ne peut être oubliée;
Mais j'y dois renoncer puisqu'elle est mariée.

ARISTE.

Mariée?

LE MARQUIS.

Où vraiment.

ARISTE.

Vous voulez plaisanter.

LE MARQUIS *lui frappant sur l'épaule.*

Nôtre ami, c'est un point dont je ne puis douter.
On a sçu découvrir cette affaire secrète
Par la sœur de Mélite, & même par Finette.
Et ceux qu'elles avoient choisis pour confidens,
M'ont confié le fait depuis quelques instans,
On sait même le nom du Mari de Mélite:
On vante son esprit, son bon cœur, son mérite,
Grand

Grand Philosophe, mais bizarre, singulier?
 Honteux d'avoir enfin osé se marier,
 Et voulant au Public cacher cette sottise,
 De crainte qu'à son tour on ne le tympanise.

Il rit.

Ne le pourriez-vous point connoître à ce portrait

ARISTE.

A peu près.

LE MARQUIS.

Ah! tant mieux, j'en suis fort satisfait.
 Et bien, dites-lui donc qu'on sçait son mariage;
 Et conseillez-lui fort de s'armer de courage,
 Afin de recevoir galamment aujourd'hui,
 Certains petits brocards qui vont fondre sur lui.

Il sort en riant.

S C E N E X.

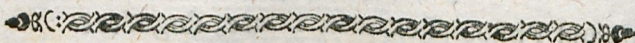
ARISTE *seul.*

Suis-je mort ou vivant? Après ce coup de foudre,
 Que vais-je devenir? & que puis-je résoudre?
 Voici l'instant fatal que j'ai tant redouté.
 Mais ne nous perdons point en cette extrémité.
 Ici, la diligence est un point nécessaire;
 Et je sçai le moïen de me tirer d'affaire.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

H 4

AC.



ACTE V.

SCENE I.

ARISTE, DAMON.

DAMON.

MAis écoutez-moi.

ARISTE.

Non : vous me parlez en vain.
Rien ne peut m'empêcher de suivre mon dessein.

DAMON.

Vous extravezuez donc ?

ARISTE.

Soit folie, ou sagesse,
Je pars, & dans l'instant.

DAMON.

Quelle étrange foiblesse !
Que dira-t-on de vous ?

ARISTE.

Tout ce que l'on voudra,
Pourvû que je sois loin, rien ne me touchera.

DAMON.

Quoi, cet esprit nourri de la sagesse antique
Se perd, quand il s'agit de la mettre en pratique ?

ARI-

ARISTE.

Je vous l'ai dit souvent ; les sages autrefois ,
De la seule vertu reconnoissant les Loix ,
Loin de fuir la douleur comme un affreux sup-
plice ,

Non contens de la vaincre , en faisoient leur délice ;
Les plus sanglans affronts , les plus cruels mépris
Ne pouvoient un instant ébranler leurs esprits ;
Immobiles rochers ils défoient l'orage.
J'admire leur exemple , & n'ai pas leur courage.

DAMON.

Et moi je vous répons que vous l'égalerez ,
Dès le même moment que vous vous calmerez.

ARISTE.

Eh comment me calmer au fort de ma disgrâce ?
Je voudrois qu'un instant vous fussiez à ma place
En bute à mille affronts pires que le trépas.
Un front à triple airain ne les soutiendrait pas.
A peine quelques gens sçavent mon mariage ,
Qu'au même instant sur moi je voi fondre un
orage ,

Un déluge d'écrits , tant en prose qu'en vers ,
Qui vont à mes dépens réjouir l'Univers.

Et que fera-ce donc quand la Cour & la Ville ? ...

DAMON.

Pour parer tout ces traits , soyez ferme & tran-
quille ,

C'est le meilleur parti.

ARISTE.

Je le sens comme vous.
Mais pourriez vous tenir contre de pareils coups ?
Lisez.

Il présente plusieurs papiers à Damon.

DAMON.

Bon! jeux d'esprit, & pures bagatelles!

ARISTE.

Morbleu! ce sont pour moi des blessures mortelles.
L'équitable public me rend ce qu'il me doit.
On va me rire au nez, & me montrer au doigt.
Je n'y pourrois survivre. Une retraite obscure
Me sauvera du moins cette triste aventure.

DAMON.

Et Mélite?

ARISTE.

Dans peu Mélite me suivra.

DAMON.

Croyez qu'à ce dessein elle s'opposera.

ARISTE.

En dépit d'elle-même, il faut qu'elle y consente.
Ma disgrâce est l'effet de sa langue imprudente,
A mes cruels chagrins je prétends qu'elle ait part,
Et je vais la résoudre à souffrir mon départ.
Hola, quelqu'un.

SCE-

S C E N E II.
ARISTE, DAMON, PICARD.

PICARD.

Monsieur?

ARISTE.

Va-t-en voir si Madame

Est de retour,

PICARD *s'en va, & revient.*

De qui parlez-vous?

ARISTE *vivement, après avoir un peu revê.*

De ma femme.

PICARD *s'en va, & revient.*

La quelle est-ce?

ARISTE.

Mélite.

PICARD *se grattant oreille.*

Oh! je ne suis pas sot;

Je le savois fort bien, sans vous en dire mot.

ARISTE.

Va-t-en.

S C E N E III.
ARISTE, DAMON.

DAMON,

Où voulez-vous faire votre retraite;

ARI.

ARISTE.

Pour cette circonstance, elle sera secrète.

DAMON.

Parbleu, je vous suivrai.

ARISTE.

Non, ne me suivez pas.
Et si ma belle-sœur a pour vous des appas,
Gardez-vous de la perdre un seul instant de vûë;
Sinon, vous pourriez bien la retrouver pourvûë.

DAMON.

Comment puis-je fixer son caprice éternel?

ARISTE.

En l'engageant à vous par un nœud solemnel.
Vôtre nom supposé cause sa repugnance.
Il faut lui déclarer quelle est vôtre naissance,

DAMON.

Je le puis. Vous savez qu'une affaire d'honneur
M'a fait cacher mon rang, & caufoit son erreur;
Grace à mon frere aîné, cette affaire cruelle
Vient d'être accommodée, & j'en ai la nouvelle
Par un de mes Parens, arrivé de Lion.
Je n'ai plus rien à craindre, & je reprens mon nom.
Du moins jusqu'à demain suspendez vôtre fuite
Pour rendre témoignage. . .

ARISTE.

Ah! j'apperçois Mérite.
Que je suis agité! voici l'occasion.
Où je dois recourir à vôtre affection.
Aidez-moi de vos soins.

D A-

DAMON.

Hé bien, que faut-il taire?

Me voilà prêt.

ARISTE.

De grace, allez trouver mon Pere;

Dites-lui mon dessein. Faites si bien aussi,

Qu'il puisse l'approuver & demeurer ici,

Afin de consoler Mélite en mon absence:

Allez: je vous attends avec impatience.

S C E N E IV.

ARISTE, MELITE, CELIANTE,
FINETTE.

MELITE à Ariste.

Ciel! que dois-je augurer du trouble où je vous
vois?ARISTE *agité.*

Ici fort à propos vous venez toutes trois.

à Mélite.

Ma femme, désormais vous ferez satisfaite.

MELITE.

En quoi?

ARISTE.

Nôtre union cesse d'être secreete.

Et graces à vos soins, à vôtre empressement,

De toutes parts enfin on m'en fait compliment.

MELITE.

Quoi; vous osez me faire une telle injustice?

Si je vous ai trahi, que le Ciel me punisse.

ARI-

ARISTE.

Vous verrez que c'est moi qui me serai trahi ;
 Car Finette, à coup sûr, m'a trop bien obéi
 Pour avoir laissé même entrevoir le mystère.
 Et pour ma belle-sœur qui sçait l'art de se taire,
 Que dis-je ? qui le porte à la perfection,
 Je n'ai qu'à me louer de sa discrétion.

CELIANTE.

Il est pourtant certain, malgré vos railleries,
 Que je n'ai dit le fait qu'à six de mes amies.

FINETTE.

Et moi, qu'à deux ou trois de mes meilleurs amis,
 Qui n'en auront rien dit, car ils me l'ont promis.
 En les mettant ainsi de notre confiance,
 Je les engageois tous à garder le silence,

MELITE.

Ah! cessez de railler, de grace; & dites-nous...

ARISTE.

Eh bien, sans plaisanter : je prends congé de vous.
 Adieu, ma femme.

MELITE.

O Ciel! je n'y pourrai survivre,
 Ariste, ou demeurez, ou laissez-moi vous suivre.

ARISTE.

Vous me suivrez aussi: Soyez prête au départ
 Dans peu quelqu'un viendra vous trouver de ma
 part.

Et nous nous reverrons dans un séjour tranquile,
 Où j'ai fixé le mien, Je renonce à la Ville.

Voiez

Voïez si vous pouvez y renoncer auffi;
Et n'espérez jamais de me revoir ici.

CELIANTE,

Eh quoi? pour un mari vous ferez complaisante,
Jusqu'à vouloir pour lui vous enterrer vivante?

MELITE à *Ariste*.

Oùï, ma sœur. Je ferai tout ce que vous voudrez.
Je trouverai Paris par-tout où vous ferez.

S C E N E V.

ARISTE, DAMON, MELITE,
CELIANTE, FINETTE.

DAMON.

JE viens vous informer d'un fâcheuse affaire,
J'ai trouvé près d'ici vôtre Oncle, & vôtre
Père.

Sortant de la maison du Marquis du Lauret,
Où sans doute ils avoient appris vôtre secret.
Vôtre Oncle, transporté de colére & de rage,
Prétend faire, dit il, casser le mariage,
Comme aiant été fait à l'insçu des Parens;
Et trouve pour celà vingt môiens différens.

MELITE.

Ciel! que nous dites-vous?

DAMON.

Ce que je viens d'entendre.

ARISTE.

Et mon Pere?

DA.

DAMON.

Il s'efforce en vain à vous défendre.
 Votre Oncle prévenu refuse d'écouter,
 Et s'il n'est secondé, veut vous deshériter.
 Une telle menace allarme votre Père,
 Qui ne sçait de quel biais ajuster cette affaire.
 Ils sont partis ensemble, & vont, je crois, tous deux
 Consulter sur ce point un Avocat fameux.

MELITE.

Et dans un tel péril Ariste m'abandonne?

ARISTE.

Non. L'éclat que j'ai craint n'a plus rien qui m'
 étonne.

Votre péril me rend la noble fermeté,
 Qui des cœurs vertueux fait la félicité.
 Je vais d'un front serain faire tête à l'orage.
 Que le Public surpris fronde mon mariage,
 Que mon Oncle irrité me prive de son bien,
 On veut nous séparer, je ne ménage rien.
 Je vais trouver mon Oncle, & moi-même lui dire,
 Qu'à m'arracher à vous c'est en vain qu'il aspire;
 Et je lui ferai voir, en bravant son courroux,
 Que rien n'est à mon cœur si précieux que vous.

MELITE.

Je reconnois Ariste, & n'ai plus rien à craindre.
 Mais au premier abord tâchez de vous contraindre,
 Et souffrez tout le feu du premier mouvement.

ARISTE.

C'est mon dessein. Allez à votre appartement;
 Et ne paroissez plus qu'on ne vous avertisse.

M E.

MELITE.

O Ciel! protege-nous, j'implore ta justice.

S C E N E VI.

DAMON, CELIANTE, FINETTE.

CELIANTE.

L'Etat où je les voi me fait compassion.
Malgré moi, je prends part à leur affliction.
Il faut que je sois folle. Oh! oui, je suis trop
bonne.

Moi, trembler pour ma sœur?

DAMON.

Quoi, celà vous étonne?

CELIANTE.

Pourquoi non? Songez-vous aux tours qu'elle m'a
faits?

DAMON.

Quels tours?

CELIANTE.

Ceux qu'une sœur ne pardonne jamais.

DAMON.

Mais encore en quoi donc?

CELIANTE.

D'avoir eu l'art de plaire
A des Gens, dont l'hommage eût pû me satisfaire.

DAMON.

Je vous suis obligé de ce doux compliment,
I Mais

Mais puisque vous m'aimez, je ne voi pas com-
ment,
Vous lui voulez du mal d'avoir sçu plaire à d'autres

FINETTE.

C'est que vos sentimens sont différens des nôtres.

CELIANTE.

Quoi? vous croiez encor que je vous aime, moi?

DAMON.

La question me charme. Eh! parbleu, je le croi,
Puisque vous me l'avez cent fois juré vous-même.

CELIANTE.

Ah, qu'elle vision! Moi, Finette, je l'aime?
Est-il vrai?

FINETTE.

Quelquefois, selon le tems qu'il fait,

DAMON.

Du caprice, souvent j'ai ressenti l'effet.
Mais malgré vous je lis jusqu'au fond de vôtre ame;
Et je vous répons, moi, que vous serez ma femme,

CELIANTE.

Moi, je ferai sa femme? Ah! je voudrois le voir.

DAMON.

Oùi, otti, vous le verrez.

CELIANTE.

Quand celà!

DAMON.

Dès ce soir
CE.

CELIANTE à *Finette*.

Ne le croiroit-on pas de l'air dont il l'assure ?

FINETTE.

On croiroit qu'il vous dit vôtre bonne aventure

CELIANTE.

Ma mauvaise plûtôt.

DAMON.

Oùi, vos yeux, malgré vous,
M'annoncent que ce soir, je serai vôtre époux.

CELIANTE.

Mes yeux en ont menti. Mais voyez l'impudence !
Qui, moi, j'épouserois un homme sans naissance ?

DAMON.

Et si vous deveniez Comtesse, en m'épousant ?

CELIANTE.

Vous, me faire Comtesse ?

DAMON.

Ariste est mon garand,
Et du sang dont je fors il pourra vous instruire ?
L'en croirez-vous ?

CELIANTE.

Eh ! mais . . . je ne sçai plus que dire.
Pourquoi donc feigniez-vous ? . . .

DAMON.

Une forte raison
M'obligeoit à cacher ma naissance, & mon nom.

CELIANTE,

Je ne croirai cela que sur l'avis d'Ariste.
Le péril de ma sœur m'inquiette & m'attriste.
Nous songerons à nous, quand je saurai son sort,
J'entends du bruit.

DAMON.

C'est l'Oncle.

FINETTE.

Il querelle, & bien fort.

S C E N E VII.

LISIMON, GERONTE, DAMON,
CELIANTE, FINETTE.

GERONTE.

O Le grand Philosophe! O le beau mariage!
Où se cache-t-il donc ce Raisonneur si sage,
Qui n'impose jamais par ses opinions,
Et qui ne veut parler que par ses actions?
Ah! vraiment: l'imbécile en a fait une belle,

LISIMON,

Eh! mon frere!

FINETTE à *Celiante*.

Il me fait une fraïeur mortelle.

CELIANTE,

Je m'en vais lui répondre.

D A.

DAMON *la retenant.*

Eh! ne l'irritez pas.
De sang froid laissons - lui faire tout son fracas.

GERONTE.

Qu'il s'exhale en douceur auprès de sa Mélite:
Mais qu'il sçache, morbleu, que je le deshélite.
Avec ma Belle-fille, on aura tout mon bien.

LISIMON.

Quoi? ce neveu si cher...

GERONTE.

Ce neveu n'aura rien.

LISIMON.

Mais...

GERONTE.

Il mourra de faim, j'ai fait son horoscope,
Et je veux qu'il enrage avec sa Pénélope,
A moins qu'il ne la livre à mon ressentiment.

LISINON.

Ah! ne vous flattez point de son consentement.

GERONTE.

L'affaire est entamée, il faut qu'il me le donne:
Mais je croi que voici justement la personne,
Dont la beauté maudite a séduit mon neveu.

FINETTE.

Madame, il vient à vous.

CELIANTE.

Vous allez voir beau jeu.

DAMON *à Céliante.*

Gardez-vous de l'aignir.

CELIANTE,

Mondieu, laissez-moi faire:
Je m'en vais, en deux mots, accommoder l'affaire.

DAMON.

Ou plutôt la gâter.

GERONTE *à Céliante.*

Ah! ma belle, est-ce vous,
Dont mon sot de neveu prétend être l'époux?

CELIANTE,

Et quand cela seroit, qu'y trouvez-vous à dire?

FINETTE *à part.*

L'entretien sera vif, & je m'apprête à rire.

GERONTE,

Mais je n'y trouve, moi, qu'une difficulté:
Le mariage est nul, de toute nullité.

CELIANTE.

Je soutiens qu'il est bon, & bon par excellence,
Et qu'il n'y manque pas la moindre circonstance.

FINETTE.

On n'a rien oublié.

GERONTE.

Que mon consentement,
Et celui de mon frere.

CE-

CELIANTE.

On s'en passe aisément,
Comme vous le voiez.

GERONTE à *Lisimon*.

Tableu, quelle commère!

CELIANTE à *Lisimon*.

Apparemment, Monsieur, vous êtes le Beau-père?

LISIMON.

Je suis Pere d'Ariste.

CELIANTE.

Aïez la fermeté

De vous servir ici de vôtre autorité.

Si j'en crois vôtre fils, vous êtes homme sage,

Qui loin de chicanner sur un bon mariage!

Signerez au contrat, sans vous faire prier.

à *Geronte*.

Pour vous, il vous sied bien, mon petit Financier,

Fier d'un bien mal acquis, de blâmer l'alliance

D'une fille d'honneur, & d'illustre naissance.

Oh bien, tenez de moi pour un fait assuré,

Que vous vous en devez croire fort honoré;

Que c'est risquer beaucoup qu'insulter ma famille,

Et qu'on vaut mieux cent fois que vôtre Belle-fille.

GERONTE à *Lisimon*.

C'est donc là cet esprit sage, modeste, doux,

Qui devoit tout d'abord désarmer mon courroux?

LISIMON.

Mon fils me l'avoit dit. Mais quelle est ma surprise?

Je crois que nôtre sage a fait une sottise.

GERONTE.

Et vous me retiendrez encore après cela ?

LISIMON.

Madame, il vous sied mal de prendre ce ton-là.
Et l'air dont vous venez de parler à mon frère,
Me fait mal augurer de vôtre caractère.

CELIANTE.

Tant pis pour vous, Monsieur.

LISIMON.

Dans cette occasion,
Vôtre unique parti c'est la soumission.

GERONTE.

Allons, sortons, mon frère, où bien je vous re-
nonce.

Ma belle, dans l'instant vous aurez ma réponse.

DAMON à *Céliante*.

J'ai prévu ces effets de vôtre emportement.

Messieurs, vous vous trompez, écoutez un mo-
ment.

GERONTE.

Je n'écoute plus rien, je suis trop en colère.

J'aurois été peut-être aussi sot que mon frère :

Mais puisqu'on m'ose encor traiter de la façon,

Un bon Procès, morbleu, va m'en faire raison.

Allons. Malgré ce fils que vous croyiez si sage,

Je prétends qu'un Arrêt casse le mariage.

SCE.

S C E N E VIII.

LISIMON, GERONTE, ARISTE,
DAMON, CELIANTE, FI-
NETTE.

A R I S T E.

Casser mon mariage! Avoir un tel dessein,
C'est vouloir me plonger un poignard dans le
sein.

C E L I A N T E.

Qu'il s'y jocie, il verra.

A R I S T E à Lisimon.

Même en vôtre présence

On m'ose menacer de cette violence?

J'ai peine à retenir un trop juste courroux.

Mon Oncle contre moi dispose-t-il de vous?

Mais j'ai tort après tout de craindre que mon Père

Veuille à cet attentat prêter son ministère :

Sa bonté, sa vertu m'en font des sûrs garands.

Si vous connoissiez bien celle que je défends,

Loin de vouloir, mon Oncle, armer la Loi con-

tr'elle,

Vous-même vous seriez son Défenseur fidèle.

Aussi-tôt qu'on la voit, tout parle en sa faveur,

Ses traits, sa modestie, & sur tout sa douceur.

G E R O N T E.

Sa douceur! Oüi, parbleu, nous en avons des

preuves

De grace, en faites-vous de fréquentes épreuves?

ARISTE.

Sans cesse.

GERONTE *à Lisimon.*

A quel excès va son aveuglement!

LISIMON *à Ariste.*

Nous avons tout sujet d'en penser autrement.

ARISTE.

De ma femme?

LISIMON.

Oùi, mon fils.

FINETTE *à part.*

L'équivoque est plaisante.

LISIMON.

Elle est très-emportée; encor plus imprudente.

Et devant elle, enfin, je vous déclare net

Que de son procedé je suis mal satisfait.

ARISTE *regardant de tous côtez.*

Devant elle?

GERONTE.

Pour moi, j'en suis outré de rage.

LISIMON.

Elle a fait à vôtre Oncle un très-sensible outrage;

Et vous avez grand tort de vanter sa douceur.

FINETTE *à part.*

Je ne puis m'empêcher de rire de bon cœur.

DA-

DAMON.

Ariste, écoutez-moi.

ARISTE à Damon.

Se peut-il que Mélite?...
...

CELIANTE,

Allez, on l'a traité tout comme il le mérite.

GERONTE à Ariste.

Eh bien, vous entendez?

ARISTE.

Moi? non, je n'entends point.

LISIMON.

Puisqu'elle ose pousser l'arrogance à ce point,
Je vais donner les mains au dessein de mon frère.

ARISTE.

Non, Mélite n'est point d'un pareil caractère.
Je ne puis croire encor tout ce que l'on m'en dit,
Et je vais la chercher.

GERONTE à Lisimon.

A-t-il perdu l'esprit?

LISIMON,

Vous allez, dites-vous, la chercher? Où?

ARISTE.

Chez elle.

GERONTE.

Oh! la Philosophie a brouillé sa cervelle.
Ne la voyez-vous pas!

ARI.

ARISTE *apercevant Mélite.*

En effet, la voici.

Nous allons avec elle éclaircir tout ceci.

S C E N E IX.

LISIMON, GERONTE, DAMON,
MELITE, ARISTE, CELIANTE,
FINETTE.

ARISTE.

MÉLITE, approchez-vous.

LISIMON.

Que vois-je ?

DAMON.

C'est sa femme.

GERONTE.

C'est sa femme ?

FINETTE.

Elle-même.

ARISTE.

On me soutient, Madame.

Que mon Oncle, & mon Pere, en ce même mo-
ment

Ont essuié cent traits de vôtre emportement ;
Que sans aucun respect excitant leur colére. . .

ME.

MELITE.

Moi, j'aurois insulté vôtre Oncle, & vôtre Père!
Eh! je n'ai jamais eu l'honneur de leur parler.

ARISTE.

Quel galimathias!

DAMON.

Je vais le démêler.

Si l'on m'écoûte enfin. Une pure méprise
Forme l'embrouillement qui fait vôtre surprise;
Et les vivacitez de vôtre Belle-sœur,
Qu'ils prenoient pour Mélite ont causé leur erreur.

ARISTE.

Vous auriez dû plutôt le leur faire comprendre.

DAMON.

Et le moien? Jamais on n'a voulu m'entendre.

CELIANTE.

Ce que je leur ai dit, je le repéterai.
On veut nous faire affront, & je le souffrirai?
On intente un procès sur vôtre mariage,
Et je ne ferai pas sensible à cet outrage?
Si j'étois vôtre femme, & qu'on eût ce dessein,
Vôtre Oncle ne mouroit jamais que de ma main.

MELITE à Lisimon, & à Gêronte.

Dequoi suis-je coupable? Ariste peut vous dire
Qu'à recevoir sa main il n'a pâ me réduire,
Qu'après m'avoir promis, & juré mille fois
Que son Pere avec joie approuveroit son choix.

à Lis-

à Lisimon.

C'est à vous, je le voi, qu'il faut que je m'adresse,
 Pour vous entendre ici confirmer sa promesse.
 Vous aimez trop ce fils, vous aimez trop l'honneur,
 Pour condamner son choix, & causer mon mal-
 heur.

LISIMON.

Madame, vos discours ont pénétré mon ame.
 Mon fils ne pouvoit prendre un plus digne femme,
 Je le vois; & son choix entraineroit le mien,
 Si ce fils, pour vous deux avoit assez de bien.
 Sa fortune dépend des bontez de mon frère,
 Et vôtre mariage excité sa colére.
 Il veut absolument rompre cette union,
 Ou priver vôtre époux de sa succession.

MELITE à Geronte.

Pour vous fléchir, Monsieur, je n'ai point d'autres
 armes
 Que ma soumission, mes soupirs & mes larmes.
 Confirmez mon bonheur. Pour l'obtenir de vous
 Je ne rougirai point d'embrasser vos genoux.
 Mais si je presse en vain, si vôtre aigreur subsiste,
 Je ne veux point causer l'infortune d'Ariste;
 En brisant nos liens, rendez lui vôtre cœur;
 Un Couvent cachera ma honte, & ma douleur;

GERONTE attendri.

Qui pourroit résister à sa voix de Sirène?
 Ma Nièce, levez vous. Me voilà fort en peine.
 Tantôt désespéré de vôtre hymen secret,

J'ai

J'ai promis aux Parens du Marquis du Lauret
 Qu'il auroit tout mon bien avec ma Belle-fille,
 En cas que je la fisse entrer dans leur famille.
 Si je vous laisse Ariste, elle aura le Marquis,
 Et ma succession, puisque je lai promis.

ARISTE.

Mon Oncle, vous pouvez accomplir vos promesses,
 Mérite me tient lieu de toutes vos richesses.

SCENE X. & dernière.

LE MARQUIS, LISIMON, GERONTE,
 ARISTE, DAMON, MELITE,
 CELIANTE, FINETTE.

LE MARQUIS.

VOUS voiant assemblez, je suppose d'abord
 Qu'après un peu de bruit vous voilà tout
 d'accord.

C'est prendre, croïez-moi, le parti le plus sage.
à Ariste.

Je vous fais compliment sur vôtre mariage.
 Si vous eussiez daigné me le faire sçavoir,
 J'aurois sçù m'acquitter plutôt de ce devoir.

ARISTE.

Epargnez-vous, Marquis, ces froides railleries.
 Vous perdez tout le fruit de vos plainfanteries,
 Car je ne les crains plus. Vous aurez vôtre tour.

LE MARQUIS.

Si vôtre Oncle y consent, ce sera dès ce jour.
à Ge-

à Geronte.

Vous destiniez Ariste à votre Belle-fille,
Cela n'est plus faisable. En ce cas, ma famille,
Vous, & moi, nous pourrions conclure en ce mo-
ment,

Si vous voulez, Monsieur, décider promptement.

GERONTE.

Vous êtes bien pressé.

LE MARQUIS *regardant Ariste.*

Lorsqu'un homme si sage
Se soumet humblement au joug du mariage,
Et qu'il n'en rougit plus, puis-je trop me presser
De suivre le chemin, qu'il vient de me tracer?

GERONTE.

Eh bien, ma Belle-fille est à vous. Sa naissance
Est égale à la vôtre, & tout au moins, je pense.

LE MARQUIS.

D'accord.

GERONTE.

Par elle-même, elle a beaucoup de bien.

LE MARQUIS.

Tant mieux.

GERONTE.

Et j'ai promis que j'y joindrois le mien.

LE MARQUIS.

Retranchez cet article, autrement point d'affaire.

GERONTE.

Vous opposer au Don, que je voulois vous faire?

LE

LE MARQUIS.

Ce n'est point pour trancher ici du généreux.
 Un jour, je serai riche au-delà des mes vœux :
 Mais quand je serois né sans bien, sans espérance
 D'en avoir, je mourrois plutôt dans l'indigence,
 Que de devenir riche aux dépens d'un ami.
 Monsieur, ne soiez point indulgent à demi.
 Non content d'approuver qu'il conserve Mélite,
 De deux parfaits époux couronnez le mérite.
 Je n'exige de vous d'autre condition,
 Que de leur assurer vôtre succession.

ARISTE, *en l'embrassant.*

Ami trop généreux !

LISIMON.

Ce procédé m'enchanté,

GERONTE.

La déclaration est nouvelle & touchante.
 Ma nièce, mon neveu, je voulois vous punir ;
 Mais tout parle pour vous, je n'y puis plus tenir.
 Vous aurez tout mon bien en dépit de moi-même.

MELITE.

Puisqu'Ariste est heureux, mon bonheur est ex-
 crême.

GERONTE.

Mon frere, allons dresser & signer deux contrats.

ARISTE. *à Celiante.*

Nous en signerons trois. N'y consentez-vous pas ?

MELITE *à Celiante.*

Vous résistez en vain, Damon a scû vous plaire ;
 Donnez lui vôtre main.

K

ARI.

ARISTE.

Vous ne pouvez mieux faire.
Il vous cache son rang : mais je suis caution
Qu'il est homme d'honneur & de condition.

CELIANTE.

Je vous croi : mais enfin . . .

FINETTE à *Celiante*.

Allons, un bon caprice.

DAMON.

Je voi que malgré vous, vous me rendez justice.

CELIANTE.

Oùi, monstre, il est écrit que je t'épouserai,
Mon penchant m'y contraint, mais je m'en van-
gerai.

FINETTE.

Belle conclusion !

DAMON.

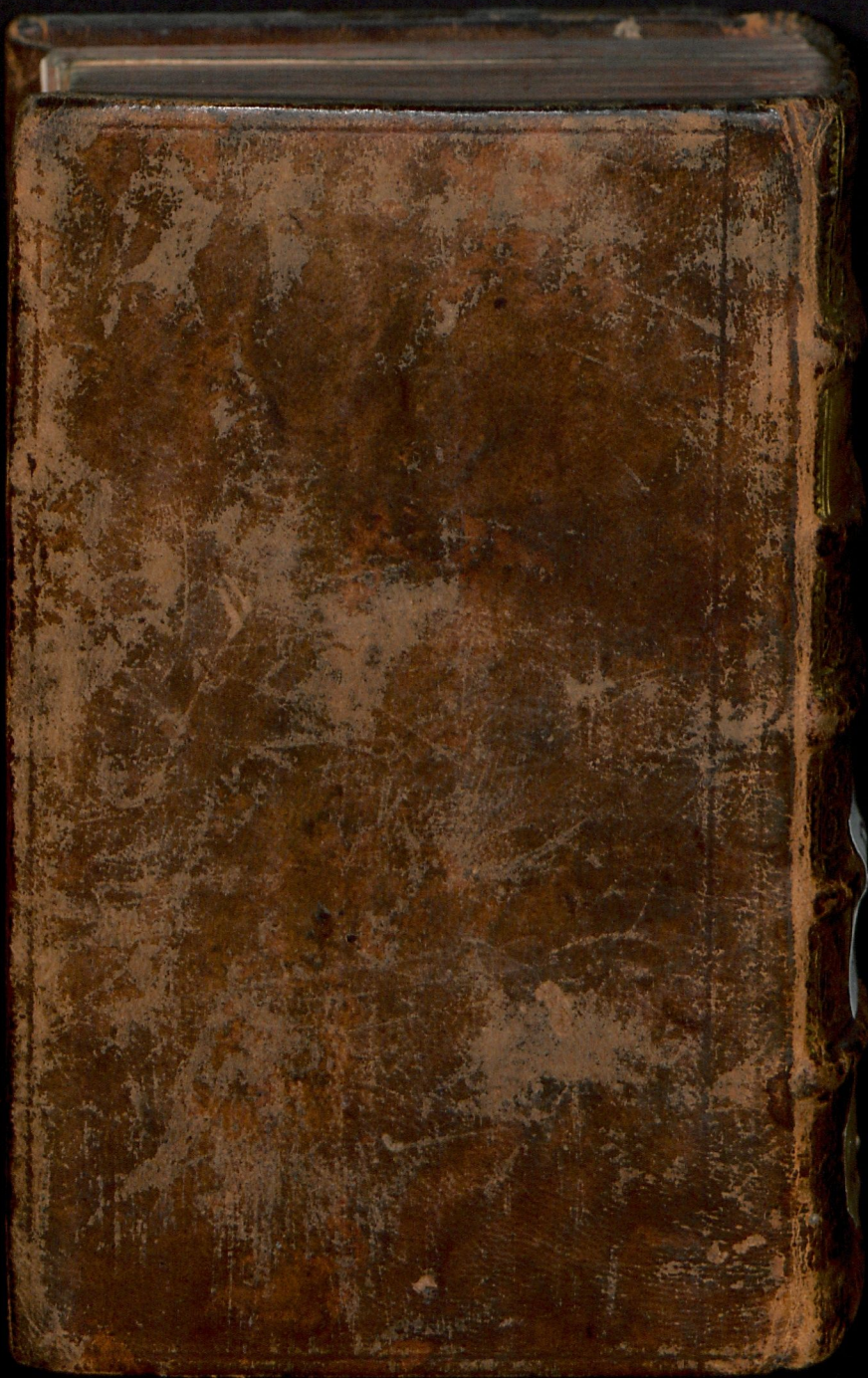
Pestez, sans vous contraindre.
Vous m'aimez ; je vous aime ; & je n'ai rien à
craindre.

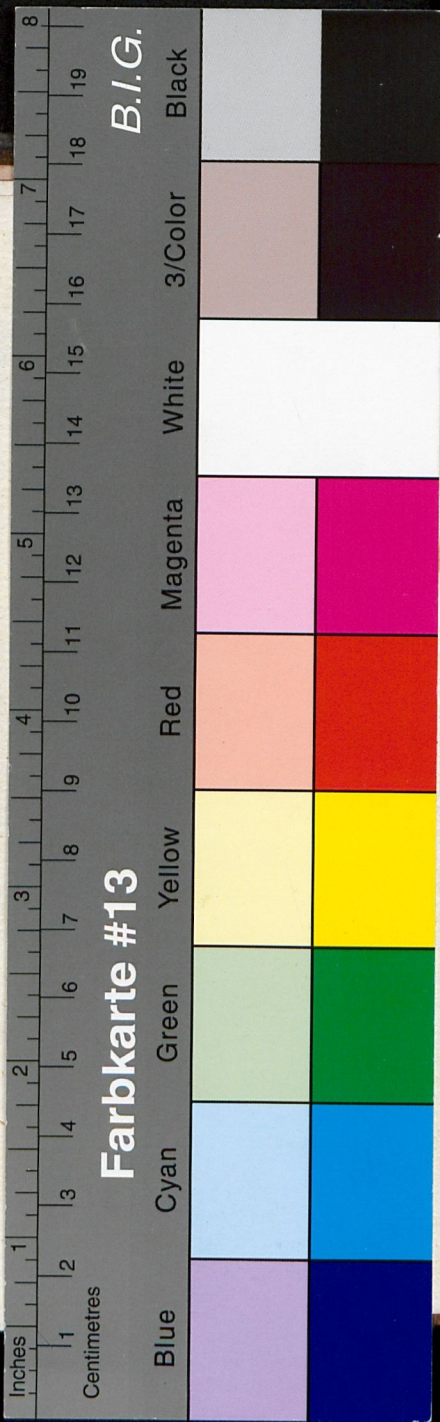
ARISTE, à *Mélite*.

Pour vous mettre, *Mélite*, au comble de vos vœux
En face du Public resserons nos doux nœuds ;
Et prouvons aux railleurs que malgré leurs ou-
trages
La solide vertu fait d'heureux mariages.

FIN DU CINQUIEME & DERNIER ACTE.







LE
PHILOSOPHE
MARIÉ,
OU
LE MARI
HONTEUX DE L'ETRE.
C O M E D I E
EN VERS ET EN CINQ ACTES.
Par Monsieur
NERICAULT DESTOUCHES.



V I E N N E E N A U T R I C H E ,

Chez **JEAN PIERRE VAN GHELEN**, Imprimeur de
la Cour de sa Majesté Imperiale & Royale.

M D C C L I I .

1